



universität  
wien

# DIPLOMARBEIT / DIPLOMA THESIS

Titel der Diplomarbeit / Title of the Diploma Thesis

Le roman de la terre « Maria Chapdelaine » (1916)  
de Louis Hémon  
et les caractéristiques de ce genre littéraire

verfasst von / submitted by

Sarah Durig

angestrebter akademischer Grad / in partial fulfilment of the requirements for the degree of  
Magistra der Philosophie (Mag. phil.)

Wien, 2018 / Vienna, 2018

Studienkennzahl lt. Studienblatt /  
degree programme code as it appears on  
the student record sheet:

A 190 347 299

Studienrichtung lt. Studienblatt /  
degree programme as it appears on  
the student record sheet:

Lehramt UF Französisch / UF Psychologie Philosophie

Betreut von / Supervisor:

Univ.-Prof. Dr. Jörg Türschmann



## EIDESSTATTLICHE ERKLÄRUNG

Ich erkläre hiermit an Eides Statt, dass ich die vorliegende Arbeit selbstständig und ohne Benutzung anderer als der angegebenen Hilfsmittel angefertigt habe. Die aus fremden Quellen direkt oder indirekt übernommenen Gedanken sind als solche kenntlich gemacht.

Die Arbeit wurde bisher in gleicher oder ähnlicher Form keiner anderen Prüfungsbehörde vorgelegt und auch noch nicht veröffentlicht.

Wien, im November 2018

Unterschrift



## DANKSSAGUNG

Ich widme diese Arbeit meiner Familie und meinem Partner Marvin, die mich während meines Studiums tatkräftig unterstützt haben.

Ein besonderer Dank gilt meinen Großeltern Nicole und Othmar, welche die Korrekturlesung dieser Arbeit übernommen haben.

Außerdem bedanke ich mich herzlichst bei Herrn Univ.-Prof. Dr. Jörg Türschmann, welcher mich mit interessanten Gesprächen und seiner kompetenten Betreuung durch die Schreibphase begleitet hat.

## Liste des abréviations

Dans ce mémoire l'abréviation suivante est utilisée :

**MC** : Hémon, Louis (1940) : *Maria Chapdelaine : 29 Bois Originaux de Jean Lébédoff*.  
Paris : Arthème Fayard.

## Table des matières

<b>1. Introduction</b> .....	<b>10</b>
<b>2. Le Canada</b> .....	<b>12</b>
2.1 Les clichés sur le pays et sa population .....	12
2.2 L'aperçu des réalités historiques .....	13
2.2.1 Les premiers explorateurs au Canada face à la population autochtone.....	13
2.2.2 La création de la « Nouvelle-France » au 17 <sup>e</sup> siècle .....	14
2.2.3 La rivalité pour la conquête du Canada .....	16
2.2.4 La crise agricole de 1802-1837 .....	19
<b>3. Les débuts du nationalisme canadien français</b> .....	<b>22</b>
3.1 La naissance d'une identité canadienne française distincte.....	22
3.2 L'idéologie de survivance .....	25
<b>4. L'évolution littéraire du courant du terroir</b> .....	<b>27</b>
4.1 Les récits des voyages .....	27
4.2 Les Relations des Jésuites 1632-1673.....	29
4.3 Le journalisme canadien français et les premiers romans .....	30
4.4 Le courant du terroir .....	31
4.4.1 Le roman de la terre paternelle.....	33
4.4.2 Le roman agriculturiste .....	34
4.4.3 Le roman de colonisation.....	34
<b>5. Le roman de colonisation « Maria Chapdelaine » de Louis Hémon</b> .....	<b>35</b>
5.1 « Maria Chapdelaine » - un microcosme de la société rurale.....	38
5.1.1 Les nomadismes et les sédentaires .....	40
5.1.2 Les paysans et les citadins .....	41
5.1.3 Les trois prétendants et leur vie différente.....	44
5.1.3.1 François Paradis.....	45
5.1.3.2 Eutrope Gagnon .....	47
5.1.3.3 Lorenzo Surprenant.....	48

5.2 La paysannerie face à la nature et les quatre saisons .....	48
5.2.1 L'hiver et ses rigueurs .....	49
5.2.2 La renaissance au printemps .....	51
5.2.3 L'été – la période des récompenses .....	52
5.2.4 L'arrivée de l'automne.....	53
5.3 Le rôle de la famille .....	54
5.3.1 La famille Chapdelaine et ses membres.....	55
5.3.1.1 La fille Maria.....	56
5.3.1.2 Le père Samuel.....	58
5.3.1.3 La mère Laura .....	59
5.3.2 Les rôles traditionnels à cette époque.....	63
5.4 L'importance de la religion .....	65
5.4.1 La religion dans le quotidien.....	65
5.4.2 Le rôle du prêtre.....	67
5.5 La langue particulière du peuple canadien français .....	69
5.6 La décision finale de Maria - fidélité aux valeurs ancestrales.....	71
<b>6. Conclusion .....</b>	<b>74</b>
<b>7. Bibliographie .....</b>	<b>76</b>
<b>8. Appendice.....</b>	<b>80</b>



## 1. Introduction

Le genre littéraire du terroir s'inscrivant dans la littérature franco-canadienne joue un rôle primordial pour la genèse de la société québécoise d'aujourd'hui et de son identité nationale. Surtout les romans du terroir, également intitulés romans de la terre, fortement soutenus par le clergé, jouissent d'un grand prestige lors des années 1846 à 1945. Ces œuvres émergent en pleine période des turbulences historiques et sociales et peuvent être considérées comme réaction à l'urbanisation progressive et aux tentatives d'assimilation de la part des occupants anglais. Dans ce but, ces romans visent donc à transmettre aux lecteurs les particularités de la paysannerie franco-canadienne en la démontrant en tant que lieu idéalisé et luttent ainsi en faveur de la continuation de la race franco-canadienne. Dans ce mémoire, le récit analysé « Maria Chapdelaine » de l'auteur français Louis Hémon, après sa publication à Montréal en 1916, connaît un grand succès, étant appréciée comme le roman du terroir par excellence. Vu l'énorme influence de ce genre sur le monde littéraire, mais aussi sur la société franco-canadienne en quête d'identité, à l'instar de « Maria Chapdelaine », il se pose alors la question principale, de savoir quelles sont les caractéristiques de ce courant littéraire ?

Puisque dans cette thèse, j'emploie les termes comme « nation » et « nationalisme », il est nécessaire de préciser ces derniers. En me référant au sociologue Benedict Anderson, j'essayerai donc ci-dessous de proposer une définition anthropologique qui sert de base pour ce mémoire.

Dans son livre : *Die Erfindung der Nation. Zur Karriere eines folgenreichen Konzepts* (2005), Anderson définit la nation comme une communauté imaginée étant à la fois limitée, souveraine et solidaire (Anderson 2005 : 15-17). Il soutient la thèse que la parution des romans et de la presse au 18<sup>e</sup> siècle ainsi que les débuts du capitalisme, sont des facteurs décisifs pour le développement de la conscience nationale d'un peuple, puisqu'à partir de ce moment naît un nouveau type de communauté. D'après Anderson, les débuts du nationalisme prennent leurs racines dans l'Amérique et peuvent être considérés comme une sorte de réaction face à la modernisation avec un recours au passé (Anderson 2005 : 32, 51, 53).

Anderson met l'accent sur la conception imaginaire dont une nation se construit. Autrement dit, selon lui une nation se constitue à travers la façon dont elle est imaginée. C'est aussi la raison pour laquelle même un peuple colonisé, sans avoir recours aux traditions des ancêtres, a tendance à se définir à travers son identité nationale. Il définit « nationalisme » donc en tant que produit culturel et rappelle ainsi l'importance du contexte historique dans lequel le nationalisme émerge (Anderson 2005 : 14, 15, 283).

Comme l'histoire particulière du Canada, pour la plupart des lecteurs est étrangère, l'image qu'ils se font vient surtout des stéréotypes tirés des films. Ces derniers présentés dans le chapitre 2, forment donc la piste pour le dénouement de ce mémoire. Par la suite, puisque la genèse de la littérature du terroir est étroitement liée au contexte historique, je déconstruirai ces stéréotypes, en me penchant sur un aperçu des réalités historiques du Canada de l'an 1000 jusqu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle.

Vu que le développement de la conscience nationale du peuple canadien français, lors du 19<sup>e</sup> siècle, peut être considéré comme base influençant la naissance de la littérature du terroir, j'examinerai dans le chapitre 3 les facteurs caractéristiques relatifs à la création du nationalisme canadien français.

Puisque cette thèse cible avant tout les lecteurs européens, une connaissance de l'histoire littéraire du Canada ne peut donc pas être sous-entendue. C'est la raison pour laquelle, avant de présenter les particularités de la littérature du terroir, dans le chapitre 4, il est essentiel d'esquisser les débuts de la littérature canadienne française jusqu'à la naissance des romans de la terre.

Finalement, le plus grand chapitre 5 sera dédié au roman emblématique « Maria Chapdelaine », à travers lequel, je tenterai d'analyser les caractéristiques du genre littéraire du terroir.

## 2. Le Canada

### 2.1 Les clichés sur le pays et sa population

Les turbulences dans l'histoire du Canada contribuent non seulement à la naissance d'un nouveau genre littéraire, « la littérature du terroir », mais également à la production cinématographique des « westerns ». À ce propos, dans notre société contemporaine, influencée par de tels films, véhicule une image plutôt réaliste de l'Amérique du Nord, en tant que pays se caractérisant surtout par son immense superficie, ses nombreuses forêts, ses plusieurs fleuves et lacs. Contrairement à ce tableau de la nature, qui en majorité correspond à la réalité, la représentation filmique des tribus autochtones et des colons se nourrit avant tout de clichés.

Surtout dans les westerns tournés lors des années 1900, les Autochtones d'Amérique du Nord, également intitulés Amérindiens ou péjorativement « Peaux-Rouges » sont dépeints comme des sauvages barbares sans culture, face aux pionniers, démontrés comme beaucoup plus cultivés. Ces derniers, à la force des armes, veulent acquérir le plus de terrain possible pour y construire des villes et profiter des énormes richesses de ce pays. Afin de légitimer cette conquête s'effectuant le plus souvent d'une manière violente, la figure de l'Amérindien est souvent présentée comme une menace, tandis que celle du conquérant se caractérise par des traits héroïques (Lepage 2009 : 3 ; [www.film-lexikon.de/Western\\_\(Genre\)#Klassische\\_Phase](http://www.film-lexikon.de/Western_(Genre)#Klassische_Phase)).

Bien qu'occasionnellement ces films contiennent une part de vérité, il existe encore aujourd'hui de nombreux stéréotypes sur le rapport entre le peuple autochtone et les conquérants, également appelés « les Blancs ». Pour en finir avec ces clichés et afin de mieux comprendre le lien entre le contexte historique et la naissance de la littérature du terroir, la partie suivante 2.2 présente donc un aperçu historique.

## **2.2 L'aperçu des réalités historiques**

Bien qu'au premier regard, les événements historiques de l'Amérique du Nord semblent assez complexes, ils se révèlent comme nécessaires à la compréhension de l'origine de la société canadienne française et du développement d'une conscience nationale. Comme ce mémoire n'est pas exclusivement centré sur l'histoire du Canada, ce chapitre 2.2 est limité aux points essentiels.

### **2.2.1 Les premiers explorateurs au Canada face à la population autochtone**

Le Canada d'aujourd'hui connaît donc un passé historique mouvementé. D'après des trouvailles géologiques, les premiers Européens, les Vikings l'occupent déjà en l'an 1000. Après les Vikings, presque 500 ans plus tard, ce pays doit faire face à des tentatives de colonisation par différents conquérants, dont les plus importants sont la France et l'Angleterre. Les Européens, déjà avant l'expédition de Christophe Colomb en 1492, entreprennent des voyages de découverte vers l'Amérique du Nord. Avant l'arrivée de ces étrangers européens, ce vaste territoire nord-américain est approximativement estimé à dix mille habitants indigènes formant différentes tribus. Des siècles plus tard, par le biais de nouvelles expéditions européennes, ce nouveau pays encore inconnu éveille de plus en plus l'attention générale d'autres nations, non pas en raison des Autochtones, qui tout d'abord à cause de leur altérité sont considérés comme sensation, mais plutôt en vue du profit des ressources naturelles existantes. En 1534, le navigateur français Jacques Cartier découvre la vallée au sud du fleuve Saint-Laurent en Amérique du nord. Surtout son expédition autour de la région de Stadaconé est un succès, car Cartier y trouve un paysage encore sauvage mais d'une richesse attrayante avec des forêts denses, des animaux promettant le commerce des fourrures etc. Malgré cette première impression enthousiaste, lors de son deuxième voyage en 1535-1536, l'image paradisiaque de ce pays se trouble de plus en plus en raison de la longue saison hivernale très rude (Gross et al. 2005 : 1, 6-9).

Lors de son troisième voyage, Cartier, avec sa première tentative de colonisation, en 1541-1542, échoue bien qu'il juge les Autochtones comme des « sauvages » facilement influençables, auxquels il ne prête de toute façon aucune attention, vu son intérêt principal pour les ressources naturelles qu'offre ce pays (Gross et al. 2005 : 7, 9).

### **2.2.2 La création de la « Nouvelle-France » au 17<sup>e</sup> siècle**

À la suite de l'échec de Cartier, diverses nations européennes également intéressées par la richesse du Canada, entreprennent des expéditions en direction de ce pays. Soixante années plus tard, au début du 17<sup>e</sup> siècle, la France, entretemps appauvrie par les guerres de religion, éprouve de nouveau un grand intérêt envers l'Amérique du nord et vise à créer là-bas une colonie intitulée « Nouvelle-France » (Gross et al. 2005 : 12). Comme le met en avant l'appellation « Nouvelle-France », les Français dont la plupart est issue de la Normandie et du Centre-Ouest, cherchent ainsi à fonder un empire français semblable à leur mère patrie (Gasquy-Resch 1994 : 15 ; Rioux 1974 : 17). Pour la réalisation de ce projet, le personnage Samuel Champlain joue un rôle de première importance. Afin de mettre en pratique cette exploitation coloniale et profiter ainsi des biens économiques du Canada, ce dernier, architecte et explorateur français, avec la fondation en 1608 du « poste permanent de Québec », autour de la vallée du Saint-Laurent assure et coordonne le commerce direct avec les peuples autochtones. De surcroît, par le biais des premiers missionnaires engagés par la France, comme les Récollets, les Français visent radicalement à assimiler les Autochtones aux mœurs françaises. À cet effet, pour permettre l'instruction de la foi chrétienne, malgré des barrières linguistiques entre les missionnaires français et les Autochtones, l'apprentissage de la langue française, pour ces derniers, devient alors obligatoire (Gross et al. 2005 : 12-15 ; Gasquy-Resch 1994 : 15). Par rapport aux projets d'assimilation, d'autres missionnaires, les Jésuites, quant à eux, apprennent la langue des Autochtones dans le but de surmonter les clivages langagiers et de pouvoir ainsi prêcher plus facilement la religion chrétienne (Gross et al. 2005 : 14).

Mais contre toute attente, la population indigène, moins influençable que d'abord estimée, se révolte contre ces tentatives de francisation. Or, pour subsister aux nouvelles conditions de vie dans cet immense territoire encore inconnu, s'étendant de l'Acadie jusqu'à la Nouvelle-Orléans et pour assurer le commerce des fourrures, les nouveaux venus français, qui face à la population autochtone sont encore en minorité, dépendent donc forcément des Amérindiens et visent ainsi au travers de relations pacifiques d'établir des alliances avec ces derniers (Lepage 2009 : 3, 5, 6). Par ailleurs, une politique de mariage entre les engagés de la traite des fourrures et les femmes amérindiennes, fait enfin naître le métissage et contribue donc également à une amplification des réseaux d'alliances. Au moyen de ces pactes, non seulement prometteurs pour la France, mais aussi pour les Autochtones, le but de fonder un nouvel empire français en Amérique du Nord se réalise de plus en plus (Delage 1991 : 18, 19). Au point de vue économique, cette nouvelle colonie qui en 1666 compte 3000 habitants, s'oriente principalement vers le secteur agricole de même que vers le commerce, ce qui a pour conséquence que cette population mixte commence à mener une vie de sédentaire. L'Église également soutient ce style de vie en vue de propager la foi catholique et d'assurer que de plus en plus de colons prennent racines sur ce territoire (Pont-Humbert 1998 : 17).

Quant à la construction des habitats, les premiers colons français ne peuvent pas construire leurs maisons à l'image de celles des Indiens, car ces derniers nomades, vivent seulement sous les tentes. Il reste donc aux nouveaux colons d'établir leur propre mode de construction, en tenant en même temps compte des conditions climatiques. Pour les Français non habitués à de telles températures froides lors de l'hiver, le chauffage à l'intérieur devient primordial pour survivre pendant la saison hivernale au Canada (Deffontaines 1967 : 497, 499, 501). Surtout l'indentant Jean Talon, lutte en faveur d'une économie stable afin de motiver les colons français à s'installer définitivement. Quand Louis XIV fait de la Nouvelle-France une colonie royale, sous l'influence de Jean Talon, la croissance de la population s'accélère et en 1676 la colonie compte plus de 8000 habitants (Gasquy-Resch 1994 : 15).

Sous le règne de ce roi, dans le but d'agrandir encore la population canadienne, des jeunes filles à l'âge de se marier, « filles du roi », partent pour le Canada afin de fonder par la suite, des familles. Malgré tout l'essor, dès la fondation de la colonie « Nouvelle-France », les colons français jusqu'en 1760, sont confrontés aux polémiques des 16000 Iroquois qui agissent en tant que collaborateurs des Anglais. À cette occasion, il est à mentionner que les Français, qui en raison du commerce des fourrures sont en relation avec les Montagnais, les Algonkins et les Hurons, se mettent ainsi les Iroquois à dos, ce qui plus tard entre autres va causer la fin de la colonie royale (Gross et al. 2005 : 12, 21, 22).

Plus précisément, lors du 17<sup>e</sup> siècle, la métropole française, est de plus en plus affaiblie au point de vue économique, vu les erreurs dans les calculs et la construction du château de Versailles. Louis XIV n'est alors pas capable d'investir plus d'argent pour des futurs projets de la Nouvelle-France. Cette situation économique difficile et la rivalité avec la coalition Anglo-iroquoise favorise de la part de cette dernière une tentative de s'emparer de la région du Québec. Bien que les colons français, face aux conquérants constituent une minorité, au premier abord, l'appropriation de la Nouvelle-France reste un échec. En même temps, quant à la société canadienne française, il existe déjà une certaine tendance à l'urbanisation puisque plus en plus de colons s'installent dans les cités comme Québec et Montréal (Gross et al. 2005 : 22).

### **2.2.3 La rivalité pour la conquête du Canada**

Comme le montrent ces tentatives de conquête, la richesse du territoire d'Amérique du nord attire non seulement l'attention de la France en possession de la « Nouvelle-France », mais aussi celle des Anglais, de même que celle des Hollandais, ce qui évoque enfin une rivalité inévitable entre toutes ces différentes nations. Une remarque notable est qu'en ce temps-là, l'Angleterre vu ses plusieurs colonies, est déjà plus présente que la France (Gross et al. 2005 : 13-15). Il faut savoir qu'à cette époque, l'intitulation « Anglais » désigne, non seulement les personnes d'origine anglaise, mais aussi les Américains et les différents autres étrangers de langue anglaise etc. (Rioux 1974 : 9).

Cette lutte permanente pour la conquête du Canada entraîne finalement une guerre durant de 1756 à 1763. Par le Traité de Paris en 1763, l'ancienne région franco-canadienne, désormais intitulée province de Québec, est officiellement remise aux Anglais. En conséquence, toutes ces perturbations provoquent des blessures sur l'identité collective du peuple canadien français (Gross et al. 2005 : 31). Plus exactement, les élites françaises abandonnent l'ancienne Nouvelle-France, désormais occupée par les Anglais, afin de retourner en France métropolitaine. Il en résulte qu'une sorte d'analphabétisme s'installe au Canada et se répand de plus en plus. Après l'émigration des élites, 80% de la population des Canadiens français se composent d'habitants et de paysans étant très attachés à la culture de la terre et aux valeurs traditionnelles, circonstances pouvant aussi être considérées comme preuve de résistance face au régime anglophone. Étant donné que le clivage entre le peuple canadien français et les Anglais s'agrandit de plus en plus en raison des valeurs différentes de chaque communauté, comme la religion protestante/catholique, la langue anglaise/française etc. C'est donc le moment initial où se forge petit à petit une nouvelle identité canadienne française distincte, centrée sur la résistance aux influences étrangères (Pont-Humbert 1998 : 24, 25 ; Gross et al. 2005 : 50).

Sous le régime anglais, « l'ancienne Nouvelle-France » est entretemps soumise aux lois en vigueur de l'Angleterre. En même temps, aux États-Unis la guerre d'Indépendance règne. Après cette dernière, en 1774, les droits des Anglais sont modifiés par l'Acte de Québec. Cet Acte permet aux Franco-canadiens d'obtenir plus de liberté ainsi que l'autorisation d'exercer leurs propres droits. À la suite de la guerre d'Indépendance en Amérique, un grand nombre d'Américains immigreront au Canada. Ces derniers luttent en faveur d'un système parlementaire. En tant que réaction aux exigences, par l'Acte constitutionnel en 1791, la Couronne anglaise divise le Canada en deux territoires : le Bas-Canada sous les autorités francophones et le Haut-Canada sous la puissance anglaise. Il en résulte donc que chaque territoire possède alors sa propre langue et sa religion (Ertler 2000 : 58, 59, 61).

Cette division du pays résultante va même subsister jusqu'à nos jours puisque la situation actuelle du Canada est la suivante : la province Ontario avec une prédominance anglophone et le Québec avec la langue officielle, le français (Ertler 2000 : 59). Malgré la séparation du Canada en deux pays, chacun possédant une force exécutive, de même que législative, le pouvoir et le règlement des finances ne restent réservés qu'au Gouverneur et ses Conseillers anglais. Chez le peuple canadien français cette situation injuste provoque au fur et à mesure un sentiment de nationalisme qui se démontre entre autres, par une révolte afin de regagner leurs droits perdus et leur indépendance. La guerre civile aussi appelée « guerre des patriotes », conduite par Louis-Joseph Papineau, éclate en 1837 et dure jusqu'en 1838. Étant donné cette situation délicate entre les « deux races », Lord Durham engagé par le gouvernement britannique assume la responsabilité pour l'avenir de ces deux provinces canadiennes (Gasquy-Resch 1994 : 17 ; Dumont 1973 : 23).

Selon la conception de Durham, la race anglaise est supérieure à la race française, jugée n'ayant « ni d'histoire ni de littérature » (Gross et al. 2005 : 59). L'auteur Rainier Grutman commente ce jugement de la manière suivante : « [...] «sans histoire et sans littérature», c'est-à-dire sans les outils qui permettent de modeler le passé, les «descendants des Français» forment tout au plus un «peuple», point une «nation» » (Grutman 1977 : 66, 67). Durham, quant à lui, justifie les conflits entre le Haut-Canada et le Bas-Canada en raison de l'hostilité des deux races différentes : les Français sont considérés comme incultes et conservateurs en comparaison avec les Anglais, porteurs du progrès. En 1840, sous prétexte d'éliminer les problèmes existants, Lord Durham plaide alors pour l'union de ces deux territoires. En vérité, ce dernier vise à mettre en minorité les Canadiens français en voulant les assimiler à la majorité anglaise (Monière 1977 : 150-154). À partir de l'union, la langue anglaise devient la seule langue officielle autorisée (Ertler 2000 : 62). L'oppression de plus en plus exercée par les Anglais sur les Franco-canadiens aboutit progressivement à un changement de leur mode de vie. À l'image de leurs ancêtres étant les premiers colons français installés au Canada, ils réorientent donc leur vie vers l'agriculture et vers la traite des fourrures (Marcotte 1967 : 234).

#### **2.2.4 La crise agricole de 1802-1837**

Avant d'aller à l'essentiel de la partie 2.2.4, il est très important de tenir compte que lors du 19<sup>e</sup> siècle, les réalités économiques liées au capitalisme progressif, sont très importantes pour la naissance de la littérature nationale du terroir. Considérant le lien entre les événements historiques à cette époque et l'émergence de ce genre littéraire, les débuts de la crise économique au Bas-Canada sont présentés ci-dessus.

À l'orée du 18<sup>e</sup> siècle, juste après la division du Canada, en raison des sols prometteurs autour de la vallée du Saint-Laurent, les Canadiens français se dévouent entièrement à l'agriculture ou travaillent en tant que coureurs des bois (Ertler 2000 : 57). Cependant, sous le régime français, les prix n'augmentent guère et il n'existe pas de marché extérieur. Il en résulte donc, qu'au Bas-Canada, le secteur agricole s'affaiblit de plus en plus. Même si l'économie prend son essor grâce aux récoltes abondantes et en raison de la progression d'un marché extérieur, ce démarrage favorable n'est que pour une courte durée, puisque dans les années suivantes de 1802 à 1812, les exportations commencent à décliner. Surtout au début du 19<sup>e</sup> siècle, « l'assolement à trois temps », en combinaison avec l'utilisation très restreinte du fumier et de l'engrais, provoque au fur et à mesure une détérioration des sols (Ouellet/Hamelin 1962 : 37-42, 46). De surcroît, le capitalisme croissant face à la situation difficile de l'agriculture, provoque petit à petit des conflits entre les seigneurs et les marchands par rapport aux taux fixes des crédits à rembourser. Après l'Union du Bas-Canada et du Haut-Canada, il s'y ajoute sous le régime anglais, la disparition du commerce important de la traite des fourrures, la société canadienne française se trouve finalement dans une crise sociale et économique. C'est aussi le manque des techniques qui fait que l'autarcie agricole devient une utopie. En conséquence et vu les mauvaises récoltes, les habitants du Bas-Canada sont alors obligés à importer les ressources manquantes du Haut-Canada. À partir de ce moment pertinent, l'agriculturisme en tant que facteur important de l'économie en rapport avec les dépenses énormes y correspondant, peut être considéré plutôt comme un « mythe » qu'une réalité. Il en résulte que l'idée préconçue de l'ennemi anglais, en tant que symbole du capitalisme se renforce (Marcotte 1967 : 235, 236 ; Ouellet/Hamelin 1962 : 50, 51).

Tandis que Montréal, devient le centre industriel du Canada, au Québec l'économie reste encore très faible (Inwood 2008 : 111). Au regard de cette situation désespérée, de plus en plus de paysans émigrent vers les villes et la population du Bas-Canada diminue continuellement (Ouellet/Hamelin 1962 : 52). Les Canadiens français quittent alors le Bas-Canada au profit de la Nouvelle-Angleterre, dans le but de travailler dans les usines de coton, de briqueterie ou bien de cordonnerie. Particulièrement, les jeunes se laissent attirer par les bons gages de la coupe du bois à Vermont (Belleau 1980 : 72, 73). Vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, au Canada, l'industrialisation liée à la fondation d'entreprises étrangères britanniques et américaines à Montréal, conduit finalement à un bouleversement de la vie traditionnelle des paysans canadiens français. Ces entreprises surtout attirées par les nombreuses ressources naturelles, profitent de la main d'œuvre volontaire. Sous le pouvoir de Wilfried Laurier, premier ministre du Canada, la situation économique s'aggrave de plus en plus avec la présence de ces entreprises étrangères. Ces circonstances entraînent lentement une vague d'exode rural vers les villes provinciales dans l'espoir d'y mener une vie plus agréable. En dépit de cet avenir très prometteur, ces nouveaux citadins doivent faire face à un grand nombre de problèmes puisque ces derniers restent défavorisés au point de vue emploi et salaire. De surcroît, leur identité est de plus en plus menacée par la langue et la culture différentes des étrangers les dominant. Au mépris de l'avertissement de la part des élites, considérant Montréal comme ville progressiste, contrairement à la campagne en tant que lieu rétrograde, l'exode des campagnards progresse de façon irrésistible (Servais-Maqoui 1974 : 12-14 ; Lemire 2001 : 20).

Malgré l'espérance de mener une meilleure existence dans les villes américaines, de plus en plus d'exilés éprouvent une grande nostalgie pour les terres de leurs ancêtres (Rousseau 1981 : 219), ce qui provoque enfin un conflit identitaire parmi les Canadiens français, comme le montre aussi la citation suivante. « Pour la majorité des [...] exilés, le retour au pays natal est synonyme de paix et de bonheur retrouvés » (Rousseau 1981 : 221), contrairement aux villes agitées les éloignant des traditions.

À cause de l'émigration en masse, les traditions ancestrales, comme par exemple la culture du sol et la traite des fourrures etc. semblent donc tomber dans l'oubli. Contre toute attente, cet exode atteignant son point culminant dans les années durant de 1915 à 1928, ne bouleverse pas l'idéal rural des paysans. Au contraire, l'idéologie de conservation des valeurs traditionnelles se renforce et surtout le clergé lutte en faveur d'un maintien des rites et mœurs forgeant l'identité de la société canadienne française (Servais-Maqoui 1974 : 12, 13).

### **3. Les débuts du nationalisme canadien français**

Il est évident que le développement d'une pensée nationaliste d'un peuple réside sur son identité commune. Comme le constate aussi Benedict Anderson, dans le cas des Canadiens français cette identité est le produit d'une construction faite à bas des valeurs ancestrales. Ce chapitre dans un premier temps, explique alors le développement de l'identité canadienne française, à partir du moment où les premiers colons français arrivent en Amérique du Nord. Dans un deuxième temps, ce chapitre porte sur la naissance de l'idéologie de conservation qui se crée avec la guerre des patriotes et arrive à l'apogée après l'acte d'Union.

#### **3.1 La naissance d'une identité canadienne française distincte**

À l'époque de la Nouvelle-France, le développement progressant de l'économie, étroitement lié à l'agriculture et au commerce des fourrures, attire nombre de colons français. Ces derniers arrivés en terre d'Amérique du nord, possèdent plusieurs traits communs concernant leur origine. La plupart d'entre eux sont issus du Nord-Ouest de la France, sont habitués au travail de la terre, pratiquent la religion catholique et parlent le même langage. Toutes ces caractéristiques représentent une première approche de la création de l'identité canadienne française, qui au fur et à mesure, commence à se forger (Gasquy-Resch 1994 : 8). Cette identité est en fait le résultat d'une évolution dans la population de la Nouvelle-France. Même si, pendant un certain temps, les colons installés en terre d'Amérique du nord sont d'origine métropolitaine, vers 1680, les individus nés au Canada deviennent de plus en plus nombreux. Vu cette croissance durant jusqu'à 1760, il se pose alors la question de l'appartenance et dès lors, commence une différenciation identitaire (Rioux 1974 : 6, 7).

Pendant les 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles, les habitants nés au Canada, s'appellent désormais « Canadiens ». À l'exception de quelques trappeurs et missionnaires, la population de la Nouvelle-France n'entre presque pas en contact avec les Autochtones. Malgré tout, la langue française, obligatoirement, se mélange de plus en plus avec certaines expressions amérindiennes, surtout liées « à la faune et à la flore », étant encore courantes dans la langue québécoise. Plus précisément, vers la fin du régime français en 1763, ce contact entre les colons français, les Canadiens et les Autochtones contribue enfin à une nouvelle mentalité franco-canadienne. Sous de telles circonstances, les colons français se rendent donc de plus en plus compte de la difficulté de garder toutes les facettes de leur identité française métropolitaine (Plourde 2000 : 2, 12, 19, 27 ; Rioux 1974 : 6). Seulement lors de la Révolution tranquille en 1960, dans le but de créer du Québec une nation, l'appellation « Canadiens français » ou bien « Franco-canadiens » est remplacée par « Québécois », afin de souligner le caractère national. Également, la « littérature canadienne française », qui jusque-là est mise en contact avec la littérature française métropolitaine, est nommée « littérature québécoise » pour insister sur son côté spécifique (Gasquy-Resch 1994 : 5). La province de Québec peut donc être considérée comme « [...] la seule dimension politique où s'épanouit une société d'origine française distincte à l'intérieur de la communauté canadienne » (Gasquy-Resch 1994 : 8).

Rioux caractérise les Québécois d'aujourd'hui « [...] comme un groupe ethnique dont la personnalité collective s'est tissée au cours de l'histoire et dont la trame se compose de traits français, américains et canadiens » (Rioux 1974 : 13). Comme le montre aussi la citation précédente, les Autochtones jouent un rôle important pour la construction de l'identité canadienne française, non seulement concernant la reprise des expressions linguistiques, mais également l'adoption de certaines mœurs nécessaires à la survivance dans ce pays, dans lequel règnent des conditions de vie différentes. Néanmoins, la société franco-canadienne vise à tout prix à se démarquer des Amérindiens (Delage 1991 : 15).

Avant la possession du Canada par l'Angleterre, le peuple canadien se caractérise par son « américanité ». À partir de la Conquête, en 1760, par peur d'une anglicisation, ce dernier fait preuve d'une énorme « francité », afin d'insister sur son altérité face aux conquérants anglais (Rioux 1974 : 14). Rioux explique ce comportement de la manière suivante : « Dans une situation de domination politique ou économique, les dominés ont tendance à maximiser les différences qu'ils perçoivent entre eux et les dominants, dans l'espoir de préserver leur identité et de justifier leur libération » (Rioux 1974 : 15). Même s'il existe des similarités entre les Français métropolitains et les Canadiens français, ces derniers se considèrent eux-mêmes comme un peuple supérieur. À ce sujet, ils accentuent leurs stratégies entretemps établies pour pouvoir mieux survivre face aux exigences de la vie quotidienne, comme la nature impitoyable avec les étés parfois trop courts et dominés par une sécheresse meurtrière, les hivers très longs et froids, le travail dur de la terre et l'isolement dû à une infrastructure très restreinte (Rioux 1974 : 7). En bref, les exemples cités ci-dessus, sont exactement les emprunts à la population amérindienne qui marquent finalement l'identité des Franco-canadiens et les distinguent des Français de l'Hexagone (Delage 1991 : 25).

Une constatation intéressante, est que sous le régime français, 80 pourcent des habitants de la Nouvelle-France se réfèrent au travail lié à la terre et se définissent donc comme une société rurale. Contrairement à la France métropolitaine et son système féodal, les Canadiens français, grâce à un système seigneurial, bénéficient d'une égalité sociale (Gasquy-Resch 1994 : 16). Étant donné la vocation de la population de la Nouvelle-France à l'agriculture, une remarque importante est que le terme « habitant » désormais, est non seulement utilisé dans la langue courante pour représenter ceux qui habitent un lieu, mais désigne également les cultivateurs (Rioux 1974 : 6).

### 3.2 L'idéologie de survivance

Après le développement de l'identité canadienne française, vu la situation délicate causée par les occupants anglais, petit à petit une idéologie nationale commence à se former. Avant de mettre en relief l'évolution de l'idéologie de conservation au Canada, lors des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, il est tout d'abord indispensable de préciser le terme « idéologie ». Marcel Rioux définit « idéologie » en tant qu'expression de conscience d'un groupe d'individus (Rioux 1968 : 5). Le sociologue Fernand Dumont rajoute que « [...] les idéologies ne sont pas des « reflets » plus ou moins adéquats de la réalité sociale où elles naissent ; elles sont une définition de la situation, mais en vue de l'action » (Dumont 1973 : 25).

D'après Rioux, c'est au moment où un groupe face à un autre se considère comme « groupe distinct » qu'une idéologie naît. Comme déjà mentionné dans la partie 3.1, sous le Régime français, le peuple canadien français commence à se différencier de plus en plus des métropoles françaises et un sentiment d'altérité s'installe dès lors. Après la conquête du Canada par l'Angleterre et pendant les années suivantes, les paysans restent tout d'abord passifs, mais lentement se forme une nouvelle élite représentant le peuple canadien français au point de vue politique. Cette élite, à l'aide de Louis-Joseph Papineau, cherche à conduire la communauté canadienne française à l'indépendance, au regard de leur situation injuste dans le Bas-Canada. Ce mouvement révolutionnaire extériorise la première idéologie canadienne française. À la suite des années 1840, après le rapport de Durham, le but est alors de s'opposer aux tentatives d'assimilation des occupants anglais. Afin de garder la tradition rurale des ancêtres, le clergé met alors en valeur une nouvelle idéologie de conservation (Rioux 1968 : 9, 12, 13). À ce propos, il faut mentionner qu'en ce temps-là, le clergé jouit d'un énorme pouvoir, comparable à une force politique. Ce dernier, par le dispositif de l'idéologie de conservation, vise à tout prix à préserver les mœurs traditionnelles des premiers colons français, comme la langue, la religion, la famille et le lien fort à la terre (Pont-Humbert 1998 : 33).

Cette idéologie de conservation est renforcée par la crainte des Franco-canadiens de devoir s'assimiler aux Anglais, sachant qu'à cette époque, dans les villes comme Montréal, les Anglais sont déjà majoritaires, vu leur puissance en matière financière, commerciale et industrielle (Rioux 1968 : 15, 16). Cette période, malgré l'identité menacée des Canadiens français, est donc décisive pour la naissance d'un nationalisme de conservation qui plus tard alimente la littérature du terroir.

## **4. L'évolution littéraire du courant du terroir**

La littérature du terroir est fortement influencée par ses œuvres précédentes. Le rôle des premiers explorateurs et celui des missionnaires français est déjà esquissé dans l'aperçu historique. Ces derniers, par le biais de leurs récits, influencent également la littérature du terroir. C'est donc la raison pour laquelle, ce chapitre 4 met en relief un court résumé de l'histoire littéraire du Canada. Commencant par les récits des explorateurs, faisant partie des premiers textes écrits en Amérique du Nord, ce chapitre aborde le développement de la littérature jusqu'à l'apparition du courant littéraire du terroir en 1846-1945, estimé comme un courant littéraire national.

### **4.1 Les récits des voyages**

Quant aux récits des voyages, à la fois basés sur des faits réels et sur des éléments fictifs, les explorateurs français, Jacques Cartier et Samuel Champlain cherchent notamment à faire de la propagande pour le Canada. Par le biais de leurs rapports, ils souhaitent que la France les soutienne par rapport à la réalisation de leurs projets. À ce propos, ces récits donnent des informations sur la population autochtone et les circonstances de vie en terre d'Amérique du Nord (Gross et al. 2005 : 15). Également, ces manuscrits jouent un rôle assez important dans l'évolution de la société canadienne française, puisque c'est en raison de ces rapports des voyages, que ce pays étranger, éveille de plus en plus l'attention de la France métropolitaine. Ces derniers peuvent donc être considérés comme éléments déclenchant enfin la colonisation française. Les rapports du Français Jacques Cartier extériorisent les expériences vécues lors de ses trois voyages, brossent un tableau de ce pays et donnent avant tout lieu à d'autres explorations (Ertler 2000 : 14-16, 33). À travers toutes ces informations rapportées sur les circonstances de vie au Canada, les prochains explorateurs ont moins de difficultés à s'adapter à ce pays.

Par ailleurs, d'une manière superficielle, les récits portent sur la population indigène et ses caractéristiques. Dans un premier temps, les contacts entre les Européens et les habitants du Canada restent délicats, ce qui résulte des tentatives de conquête. Pour désigner les peuples autochtones, Cartier parle des « sauvages barbares » et met également en relief leurs rites, leur culture et leurs traditions. Ce qui est de première importance, est le passage où Cartier dans un de ses textes, pour symboliser l'acquisition du terrain par la France, érige une croix dans le Québec, car quelques années plus tard la « Nouvelle-France » y est construite. Basés sur la réalité, cependant marqués par un sentiment de méfiance, ces rapports immortalisent le pays et ses habitants et sont donc l'avant-garde de la littérature nationale canadienne (Ertler 2000 : 18, 22, 25).

Samuel Champlain, quant à lui, dans ses récits, met l'accent surtout sur l'altérité du peuple amérindien, c'est-à-dire sur la langue, l'écriture et le style de vie, caractéristiques bien différentes des siennes (Gross et al. 2005 : 16). À l'opposé de Cartier, son portrait du Canada et de ses habitants est donc beaucoup plus détaillé. Dans sa description, Champlain, sans préjugés, met le focus sur la culture des Autochtones et commence à établir avec la population indigène, des contacts très prometteurs pour des futures alliances avec la France. Les rapports témoignent même d'une alliance entre les tribus des Algonkins, des Montagnais et des Etchemins et leur adversaire commun les Iroquois alliés à l'Angleterre (Ertler 2000 : 30, 31, 33).

Comme déjà abordé dans le chapitre 2, outre les explorateurs Cartier et Champlain, les missionnaires français, les Jésuites se mettent au service de l'Église catholique et entreprennent des voyages pour le Canada, dans le but de convertir la population amérindienne à la religion catholique.

## 4.2 Les Relations des Jésuites 1632-1673

Lors de leurs missions en Amérique du Nord, afin d'informer les supérieurs en France, les Jésuites écrivent des rapports intitulés « Relations des Jésuites », dans lesquels ils énoncent non seulement les réussites et les revers de leur mission en « Nouvelle-France », mais également le mode de vie des habitants (Gross et al. 2005 : 17). Par ailleurs, ces lettres décrivent également, d'une manière très détaillée, les Autochtones d'Amérique du Nord et leur quotidien (Pont-Humbert 1998 : 21). Les auteurs les plus importants des « Relations des Jésuites » sont Pierre Biard et Charles Lalemant. Sur tout le rapport de Biard intitulé « Relation de la Nouvelle France » de 1616, dépeint le Canada comme une région forestière. Malgré sa description très positive des traditions des Autochtones, il appuie sur les conflits causés par l'assimilation religieuse forcée (Ertler 2000 : 41). Ces derniers, sous prétexte des « pratiques de sorcellerie » à l'aide des Jésuites, doivent être convertis à la religion chrétienne (Pont-Humbert 1998 : 22). La citation ci-dessous de Catherine Pont-Humbert insiste entre autres sur l'influence des « Relations des Jésuites » sur la vie littéraire au Canada.

[...] [D]ans [ces] textes [...] s'est écrite la véritable épopée nationale avant que d'autres ne la reprennent pour la faire revivre en la magnifiant. L'influence des *Relations* sur l'activité spirituelle et littéraire de l'époque fut considérable (Pont-Humbert 1998 : 22).

À la suite des rapports des Jésuites, en vertu de la situation économique et sociale bouleversante au Canada lors du 18<sup>e</sup> siècle, la vie littérature semble s'arrêter pour presque un siècle (Ertler 2000 : 59). Il n'est donc peu étonnant qu'au 19<sup>e</sup> siècle, la société canadienne française vise à combler cette lacune au point de vue littéraire.

### 4.3 Le journalisme canadien français et les premiers romans

Vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, surtout les nouvelles technologies, comme l'imprimerie permettent parmi la population canadienne française de répandre à grande ampleur, le sentiment nationaliste et de promouvoir ainsi les valeurs traditionnelles des ancêtres, c'est-à-dire des premiers colons français au Canada (Grutman 1997 : 69). Comme l'écrit aussi Benedict Anderson, l'imprimerie peut donc être considérée comme un élément essentiel, relatif à la naissance du nationalisme canadien français.

L'imprimerie et le journalisme entretemps établis jouent donc un rôle de première importance dans la construction d'une identité nationale à laquelle peuvent s'identifier les Franco-canadiens. Particulièrement la publication des œuvres de Chateaubriand et de Lamartine etc., par le journaliste Étienne Parent, remplace la littérature classique et instaure ainsi la littérature romantique au Canada. Vu que le romantisme s'oriente vers l'exotisme, toutes les caractéristiques relatives à l'identité canadienne française, comme la nature exceptionnelle, les coureurs des bois, les défricheurs et surtout la culture de la terre, focalisent pour la première fois l'attention des auteurs. L'altérité des Franco-canadiens est donc considérée d'une manière positive ce qui renforce également la conscience nationale du peuple canadien français (Gross et al. 2005 : 53, 60-62). En 1837, lors de la guerre des patriotes, apparaît « L'influence d'un livre » de Philippe Aubert de Gaspé (fils). Ce premier roman s'inscrivant au style de « gothic novel », parle des traditions et rites canadiens basés sur des faits réels (Ertler 2000 : 64, 65). Après l'Union des provinces canadiennes, le peuple canadien français doit faire face à une assimilation ciblée de la part des occupants anglais. Puisque la continuation de la race canadienne française est étroitement liée au travail de mémoire (Pont-Humbert 1988 : 31) et par peur de ne plus pouvoir assurer la survivance de cette nation, certains auteurs engagés créent un genre de récits historiques dans le but « [...] de faire revivre les plus belles heures du passé afin de consolider un présent fragile, [et] de renforcer une société [...] mise en situation d'infériorité [...] » (Pont-Humbert 1998 : 34).

Un des premiers auteurs canadiens cherchant à garder dans ses textes l'idéologie de conservation, est Phillipe Aubert de Gaspé. Ce dernier publie le livre « Les Anciens Canadiens » en 1863. Dans son œuvre, il met en relief les mœurs d'un passé idéalisé afin de lutter contre l'industrialisation en progrès et reste fidèle à la langue française (Pont-Humbert 1998 : 35 ; Grutman 1997 : 55). Ces textes qui vont même influencer de manière décisive le courant littéraire du 19<sup>e</sup> siècle, mettent en lumière des aspects caractérisant le pays du Canada en représentant également un type de colon français forgé par l'agriculturisme (Pont-Humbert 1998 : 5 ; Gasquy-Resch 1994 : 19).

#### **4.4 Le courant du terroir**

Afin de préserver les valeurs et les traditions des aïeux, comme par exemple la culture de la terre, certains écrivains inspirés par les récits historiques, fondent alors un nouveau courant littéraire intitulé « la littérature du terroir ». Comme le montre l'appellation, ce genre permet de prôner l'idéologie agriculturiste (Lemire 2011 : 20, 22). Ce recours à la culture de la terre vise en premier lieu, à faire perdurer la nationalité franco-canadienne et va même influencer d'une manière primordiale la littérature au cours du fil des années (Servais-Maquoi 1974 : 6). À cette occasion, il est à noter que le courant littéraire du terroir se caractérise avant tout par une interdépendance, c'est-à-dire une dépendance réciproque « [...] entre l'univers fictif créé par les écrivains et les réalités sociales contemporaines » (Servais-Maquoi 1974 : 1). Pour les Canadiens français luttant presque deux siècles pour leur survie et la transmission de ses valeurs et traditions, la sauvegarde de la nationalité franco-canadienne est essentielle (Gasquy-Resch 1994 : 151). Même si, dès le milieu du 19<sup>e</sup> siècle certains écrivains, comme l'abbé Casgrain et Crémazie dans leurs textes se réfèrent au thème de la nationalité, c'est seulement en 1904, que plus concrètement il s'agit « d'une nationalisation de la littérature », c'est-à-dire de « [t]raiter des sujets canadiens, et les traiter d'une façon canadienne [...] » (Gasquy-Resch 1994 : 152).

Surtout l'échec des patriotes et le rapport lancé par Lord Durham, visant à assimiler aux Anglais le peuple franco-canadien, conduisent ce dernier à une lutte décisive afin de créer une littérature nationale, en se penchant sur sa propre histoire et sa culture. En raison de tous les événements troublants liés à l'histoire du Canada, les intellectuels franco-canadiens, au moyen des textes patriotiques, visent non seulement à fonder une littérature nationale « mythe du terroir », mais également à renforcer leur propre identité collective. Dans ces textes littéraires, le peuple canadien français est dépeint d'une manière vertueuse et supérieure, contrairement à la conception de Lord Durham le déclassant. Bientôt les premières œuvres du terroir apparaissent, comme « La terre paternelle » (1846) de Patrice Lacombe pour n'en citer qu'une, illustrant l'agriculture d'une manière idéologique (Gross et al. 2005 : 65). Avant tout, ces textes, comme le font aussi les récits historiques, luttent en faveur de la tradition des Franco-canadiens, c'est-à-dire contre l'oubli de leur propre identité de plus en plus menacée par les conquérants étrangers (Pont-Humbert 1998 : 24). En d'autres termes, la littérature peut y être considérée comme « [...] un instrument de combat social ou politique, un refuge, une soupape de sûreté » (Falardeau 1967 : 48). Pour cette raison, les auteurs de ce courant littéraire peuvent être presque considérés comme « une sorte de promoteur du retour à la terre » (Lemire 2001 : 20).

Lors des années 1840, dans la littérature franco-canadienne, le roman du terroir est considéré comme genre prédominant (Chaudhury 1976 : 1). Un aspect typique pour ces romans est certainement la glorification de la campagne en tant que lieu d'action (Gasquy-Resch 1994 : 49). Ceci ne surprend peu, car au 20<sup>e</sup> siècle la plupart des Canadiens français habitent à la campagne (Lemire 2001 : 20). Une autre caractéristique des romans de la terre est le recours au passé avec un rejet du matérialisme, ce qui résulte du contexte historique puisqu'au 19<sup>e</sup> siècle, l'exode rural vers les villes met de plus en plus en danger la continuité de la nation canadienne française. Surtout la langue utilisée dans ces œuvres se compose des termes liés à l'agriculture (Ertler 2000 : 73).

Une particularité dans ces récits, est la figure du coureur des bois issue lors de la colonisation. Puisqu'avec la création de la Nouvelle-France, les coureurs des bois disparaissent de plus en plus, ces textes font l'écho pour lutter contre leur oubli. Dans ces ouvrages le « coureur des bois », avec son esprit aventurier demeure alors un vestige de la colonisation. Ces récits parlent entre autres du quotidien de la population franco-canadienne, fortement liée à l'agriculture exigeant le défrichage de la forêt, ce qui appuie sur l'esprit travailleur, un des traits particuliers des colons. Les auteurs de ce genre littéraire entament aussi le sujet de la tentation de quitter le pays, ainsi que la famille pour aller mener une vie sous des conditions soi-disant plus favorables dans les grandes villes américaines, ce qui finalement aboutit parfois à l'échec (Ertler 2000 : 111, 112). Typiques pour le roman du terroir sont aussi les conversations des paysans qui ne parlent que du temps, des animaux et de la terre. Souvent les dialogues se composent « [...] de redites, [et] [...] naturellement [de] l'éternelle lamentation canadienne : la plainte sans révolte, contre le fardeau écrasant du long hiver » (MC : 21). Parmi ce genre littéraire du terroir, trois catégories des romans sont à distinguer : le roman de colonisation, le roman agriculturiste et le roman de la terre paternelle, également appelé roman de la fidélité (Gasquy-Resch 1994 : 49). Ces trois types sont esquissés dans la partie suivante.

#### **4.4.1 Le roman de la terre paternelle**

Un roman significatif pour ce genre est sans aucun doute « La terre paternelle » (1846) de Patrice Lacombe. Dans cet ouvrage, le père transmet le sol à son fils aîné par crainte de le voir partir comme le fils cadet pour aller travailler dans une compagnie pelletière. Peu capable d'assumer le travail de la terre, le fils aîné remet de nouveau le sol à son père. Ce dernier entretemps installé dans un village n'est donc plus habitué au travail dur de la terre et se décide alors de louer son bien et d'ouvrir un commerce. Après un certain temps marqué par la réussite, s'installent les malheurs. À la fin du récit, la famille à cause de la faillite de son commerce, doit vivre sous des conditions misérables. Plus précisément, le fait de quitter la terre paternelle pour vivre ailleurs est donc considéré dans cette histoire comme un porte-malheur (Gasquy-Resch 1994 : 53, 54).

#### **4.4.2 Le roman agriculturiste**

Ce type de roman paraît seulement au début du 20<sup>e</sup> siècle et met en relief les dangers provoqués par la décision de ne pas partager un destin en tant qu'agriculteur, vocation du peuple. Les œuvres les plus importantes sont « Restons chez nous ! » (1908) de Damase Potvin et « Trois Arpents » (1938) écrit par Ringuet. Dans ces récits, le fils, futur héritier du bien paternel, contre les conseils de l'Église, quitte la campagne de même que sa famille pour partir en ville. Quant à la succession de la terre, puisque le fils cadet est encore trop jeune pour l'héritage ou perd sa vie à cause d'un accident, la terre doit être vendue parfois même à un étranger anglais (Gasquy-Resch 1994 : 55).

#### **4.4.3 Le roman de colonisation**

Les récits s'inscrivant dans cette catégorie mettent en avant les premiers colons situés autour du lac Saint-Laurent. Ces habitants pour agrandir leur terrain, pratiquent le défrichement et assurent ainsi la continuation de la race canadienne française. Les premiers romans de colonisation sont entre autres « Charles Guérin » (1853) de l'écrivain Pierre-Joseph-Olivier Chauveau et « Jean Rivard, le défricheur » (1862) de l'auteur Antoine Gérin-Lajoie. Également l'œuvre de Louis Hémon intitulée « Maria Chapdelaine » (1916) fait partie des romans de colonisation (Gasquy-Resch 1994 : 49, 51).

## **5. Le roman de colonisation « Maria Chapdelaine » de Louis Hémon**

Dans la littérature franco-canadienne, un des romans les plus populaires est certainement l'œuvre du terroir « Maria Chapdelaine » de Louis Hémon qui réussit à dessiner une image réaliste des habitants du Canada et de leur quotidien.

À cette occasion, il est à mentionner que l'auteur, quant à lui, parti au Canada, travaille lui-même comme ouvrier agricole. Cette expérience vécue dans la région de Péribonka, au Nord de l'Amérique, va plus tard lui servir de substance pour son roman du terroir. Hémon, en ce qui concerne les protagonistes, se réfère non seulement à la famille Bédard où il travaille comme engagé, mais également aux lieux fréquentés pendant sa période passée à la campagne (Ayotte/Tremblay 1974 : 196). Plus tard, son séjour à Péribonka où il travaille dans une ferme, permet à l'auteur d'obtenir un aperçu très vivant et réaliste de la vie des colons dans les années 1900 (Servais-Maquoi 1974 : 47). C'est aussi la raison pour laquelle, son œuvre est même décrite comme un « répertoire ethnographique » (Ouellet 1981 : 43). Avec une traduction en vingt-cinq langues et trois adaptations cinématographiques, le roman de Louis Hémon se répand de plus en plus, notamment vers les pays francophones (Boivin 2014 : 4). En Amérique du Nord, l'écrivain est même confronté aux sujets préoccupant la population canadienne française, comme par exemple l'émigration vers les États-Unis etc. (Vigh 2002 : 89). Comme dans son roman de la terre, l'auteur laisse apparaître de diverses dates et indices tout au long de son histoire, le lecteur peut constater que l'intrigue commence au printemps de l'année 1908 et finit au printemps 1909 (Boivin 2014 : 5).

Cependant, vu la nationalité française de l'écrivain, ainsi que ses descriptions du peuple franco-canadien qui, pour quelques détracteurs sont trop stéréotypées et pas assez positives, le livre « Maria Chapdelaine » témoignant des mœurs traditionnelles des colons, n'est d'abord même pas indiqué dans certains répertoires littéraires. Étant donné les réactions ambivalentes par rapport à cette œuvre, en premier lieu en 1914, cette dernière est donc publiée comme feuilleton dans le journal « Le Temps ». Deux années plus tard en 1916, le livre paraît à Montréal, mais seulement l'édition française en 1921 est une réussite (Chaudhury 1976 : 124, 125). À cette occasion, il est à noter que Louis Hémon dans « Maria Chapdelaine » n'a pas l'intention de généraliser, mais plutôt de mettre en avant un certain type issu de la population canadienne française : le défricheur (Boivin 2014 : 8). Pour ce dernier, à côté de la famille et de la religion, le travail de la terre est primordial dans sa vie.

À l'opposé d'autres auteurs de la littérature du terroir, ayant comme objectif principal de faire seulement de la propagande pour le Canada en dévalorisant les personnes émigrées vers les villes, Hémon quant à lui, dans son roman « Maria Chapdelaine » raconte une histoire de colons et cela sans préjugés. Cet angle neutre, également envers les personnages non issus du Canada, est certainement dû à l'origine française de l'auteur (Boivin 1996 : 25, 26). Cette dernière se remarque entre autres par ses observations supplémentaires, qui pour un écrivain issu du Canada sont redondantes. Hémon note le tutoiement évident pour le peuple canadien français auquel lui, en tant que Français, n'y est pas habitué. Encore un exemple significatif est sa remarque personnelle par rapport aux noms des protagonistes du roman, étant écrits de manière phonétique puisqu'en ce temps-là, la plupart des habitants du Québec sont encore des analphabètes (Chaudhury 1976 : 131).

Dans ce roman comportant seize chapitres, l'auteur met alors en relief la vie paysanne non pas en tant que lieu idéalisé comme l'ont fait ses précurseurs, mais d'une manière plus réaliste (Servais-Maquoi 1974 : 58, 59). Le premier chapitre met en relief la nature décrite sans aucun embellissement : « [t]oute cette blancheur froide, [...] la lisère sombre de la forêt, [...] tout parlait d'une vie dure dans un pays austère » (MC : 7). Également à travers les quatre saisons de même qu'en considération du quotidien au Canada, Hémon laisse apparaître le côté difficile d'une existence dans ce pays, ce qui n'empêche pas les habitants de mener une existence joyeuse.

Ce côté réaliste du roman se remarque surtout à travers l'héroïne de cette œuvre. Petit à petit le lecteur se rend compte que, contrairement au début du récit où Maria louange la vie à la campagne, Hémon représente une jeune fille, qui au fur et à mesure, en raison de certains événements fatals, commence à se révolter. À partir du décès de son amour François, elle aperçoit son destin à la campagne comme un ennemi (Servais-Maquoi 1974 : 60). Finalement, malgré ces circonstances, les traditions lui redonnent le sens de vie. « Chez [...] Hémon, le tableau de la vie paysanne correspond [donc] à l'idée bien enracinée [...] [,] de la survie nationale et de la fidélité au passé » (Robidoux/Renaud 1966 : 9). Il n'est donc peu surprenant que « Maria Chapdelaine » s'inscrive dans la littérature nationale du Canada.

Dans le but d'insister sur les particularités de ce courant littéraire et afin de souligner son caractère national, ce chapitre 5 aborde alors les caractéristiques du roman « Maria Chapdelaine », qui marquent également l'identité de la population canadienne française.

## 5.1 « Maria Chapdelaine » - un microcosme de la société rurale

En tenant compte des réalités socioculturelles à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, déjà esquissées dans l'aperçu historique, il est à remarquer que la description de la société dans le roman correspond beaucoup aux réalités sociales. Afin de transmettre au lecteur une image réaliste de la société canadienne française, presque entièrement rurale, la famille Chapdelaine devient le dispositif pour représenter la paysannerie de cette époque. Par ailleurs, à travers les trois prétendants de Maria, l'auteur, dans son œuvre du terroir, vise non seulement à démontrer les différents types de la population rurale (coureurs des bois, défricheurs, agriculteurs), mais il évoque également le rôle significatif du peuple autochtone et celui des Français métropolitains.

À l'égard de la structure de la société dans le roman, à l'exception du médecin et du prêtre, elle se compose particulièrement de deux types de paysans : ceux qui vivent dans les « vieilles paroisses » et ceux qui habitent plus éloignés du village, comme c'est aussi le cas de la famille Chapdelaine. Seul Lorenzo Surprenant, prétendant de Maria, peut être considéré comme personnage opposé au mode de vie de ces colons. Ce dernier, étant en fait d'origine canadienne, est parti pour les États-Unis sous prétexte des circonstances difficiles de vie au Canada (Chaudhury 1976 : 129, 130). Lorenzo, qui travaille dans les manufactures aux États-Unis est considéré par les autres personnages du roman comme une curiosité, surtout à cause de ses « mains blanches » (MC : 41), en comparaison avec les leurs fortement marquées par le labeur.

L'auteur insiste sur le côté rural de la société, caractéristique de leur identité. Dans ce but, au début de l'histoire, à la sortie de l'église, il dépeint les personnages tous colons, issus d'une société homogène (Deschamps 1968(a) : 153). Cette constatation est également remarquée par Lorenzo Surprenant en parlant du quotidien difficile au Canada : « [j]e sais ce que c'est : j'ai été élevé sur une terre ; et vous, vous êtes quasiment tous habitants et vous le savez aussi » (MC : 87). Également les protagonistes de l'ouvrage se considèrent eux-mêmes comme un peuple homogène et se différencient des Autochtones. Ceci se montre par le fait que les habitants, bien qu'ils parlent parfois des « sauvages », c'est à-dire des Amérindiens, « [...] se désignent [...] comme des « Canadiens », habitants d'origine d'un pays à qui une domination étrangère a été imposée » (Lepastier 2017 : 123).

La citation ci-dessus fait allusion à l'histoire colonialiste du Canada. Malgré ce passé bouleversant, Louis Hémon caractérise les habitants du Canada par une « invincible allégresse » et par une certaine résistance face à la vie, puisque « [...] rien ne peut [les] empêcher de rire » (MC : 8). Lors du déroulement de cet ouvrage, l'auteur appuie sur les traits caractéristiques des paysans, leur énergie inépuisable, leur point de vue optimiste et leur attachement profond à la terre. En d'autres termes, leur vie ne se constitue que du travail, aspect souligné entre autres par le fait que le père Chapdelaine, même si ses deux fils Da'Bé et Tit'Bé ayant travaillé aux chantiers pendant tout l'hiver, les incite à aider de nouveau à « faire de la terre » sans aucun repos (MC : 31). Alors dès que la neige fond et que le sol apparaît, les paysans y commencent leurs travaux puisqu'en ce temps-là, « [...] aux plus vaillants d'entre eux restaient encore à défricher les deux tiers de leurs concessions, d'innombrables arpents de forêt ou de savane à conquérir » (MC : 9).

Louis Hémon décrit chaque individu de la société à travers sa fonction et seulement après avoir présenté les hommes et les fonctions qu'ils exercent, l'auteur expose les personnages principaux de son roman, comme Maria et François, qui tout d'abord ne se distinguent pas des autres paysans (Deschamps 1968(a) : 153). Un aspect remarquable est que « [l']auteur situe ses héros chacun par rapport à l'autre, et tous deux par rapport à la société dont ils sont issus » (Deschamps 1968(a) : 152). En faisant référence au contexte historique, d'une manière stéréotypique, Louis Hémon met également en scène les Autochtones. Dans son roman de la terre, ces derniers reliés au sortilège, (Morency 2007 : 85) sont situés « [à] quatre cents milles de là, en haut des rivières [...] [où il y a] les philtres malfaisants ou guérisseurs [qui] savent préparer avec des feuilles et des racines [...] toute la gamme des charmes et des magies » (MC : 45). En outre, en parlant des noms des villages au Canada, comme « lac à l'Eau-Claire », « Saint-Cœur-de-Marie » etc. le lecteur apprend que ces noms viennent des Français, premiers colons au Canada (MC : 122).

### 5.1.1 Les nomadismes et les sédentaires

Parmi cette société paysanne, il existe deux genres de colons, chacun fortement lié à la terre. D'une part, celui du sédentaire, d'autre part, celui du nomade. Cette opposition se caractérise de façon suivante.

C'était l'éternel malentendu des deux races : [...] les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure (MC : 28).

Ces groupes psychologiques apparaissent non seulement dans le couple Chapdelaine, mais également parmi les prétendants de Maria. La mère Laura et le voisin Eutrope Gagnon à l'esprit sédentaire, au contraire du père Chapdelaine et de François Paradis incarnant la race des nomades (Servais-Maquoi 1974 : 50, 51). À ce propos, le lecteur tout au long du livre peut constater une certaine ressemblance entre le mode de vie de Samuel et de François. Comme le montre la citation ci-dessous, également Laura, pendant un entretien lors d'une visite de François parlant de sa vente du sol paternel, remarque des similarités entre ces derniers tous les deux de type nomade. « [...] [I]l y a des hommes comme cela. Samuel, par exemple, et toi [...]. On dirait que le bois connaît des magies pour vous faire venir... » (MC : 27). À cette occasion, Laura Chapdelaine rappelle au lecteur les circonstances difficiles d'une vie de nomade : « [v]ous faire geler les membres l'hiver, vous faire manger par les mouches l'été, vivre dans une tente sur la neige, [...] vous aimez mieux cela que faire tout votre règne tranquillement sur une belle terre [...] » (MC : 27).

### 5.1.2 Les paysans et les citadins

Comme les romans du terroir visent à lutter en faveur de la continuation de la race franco-canadienne étroitement liée au sol, le récit « Maria Chapdelaine » fait preuve d'une énorme tension entre la terre désignant la continuité et la survivance du peuple canadien français et la ville représentant la disjonction (Chartier 2007 : 169, 174).

Plus précisément dans cette histoire, la terre symbolise le passé, les valeurs des ancêtres et le patrimoine, à l'opposé de la ville, lieu emblématique pour le présent, pouvant donc être considéré comme un endroit progressiste et moderniste (Servais-Maquoi 1974 : 257). Louis Hémon se sert de ce conflit entre ces deux lieux opposés. Au début, la vie à la campagne est encore dépeinte d'une manière idyllique sans problèmes potentiels (Chartier 2007 : 170), comme le montre aussi le chapitre 9, où les époux Samuel et Laura se rappellent d'un passé insouciant puisque « [l]a vie avait toujours été une et simple pour eux : le dur travail nécessaire, le bon accord entre époux, la soumission aux lois de la nature et de l'Eglise » (MC : 65). C'est vraiment le travail de la terre qui apporte aux hommes ce bonheur et cette continuité. Parfois l'homme est tellement en symbiose avec la nature qu'il ne se laisse plus différencier de cette dernière (Chartier 2007 : 170), comme le montre aussi la citation suivante tirée du livre. « Le soleil glissa vers l'horizon, disparut ; le ciel prit de délicates teintes pâles au-dessus de la lisière sombre du bois, et l'heure du souper ramena vers la maison cinq hommes couleur de terre » (MC : 34). Notamment le père Chapdelaine vise à maintenir cette image positive de la campagne (Chartier 2007 : 172). Cette contestation se remarque bien dans la scène où Edwige Légaré, main-d'œuvre de la famille Chapdelaine, en s'adressant à Samuel commence à se plaindre de ce dur travail : « Boss ! On va mourir à faire de la terre ! » (MC : 36). C'est enfin Samuel qui l'encourage à continuer malgré les circonstances difficiles en lui rappelant le repas attrayant : « Toffe, Edwige, toffe. La soupe aux pois sera bientôt prête » (MC : 36). Également, quand la mère Chapdelaine parle de la vie dure au Canada où « [...] il faut se battre [...] pour vivre [et] il faut économiser sur tout [...] » (MC : 22), Samuel l'apaise en lui rappelant que la terre qu'il cultive va permettre plus tard de bien alimenter la famille ainsi que leurs animaux.

Cette harmonie entre les personnages et la nature se rompt lors de la saison hivernale. Principalement, la scène où François Paradis s'égaré dans la forêt, met en relief le côté meurtrier de la nature canadienne. Juste après le décès de ce jeune homme, Maria s'engouant jusqu'à maintenant de la vie à la campagne, commence petit à petit à s'intéresser pour la première fois dans ce roman pour la ville en considérant d'une manière triste, sa vie isolée dans ce coin perdu.

Le norouâ meurtrier qui avait enseveli François Paradis sous la neige, au pied de quelque cyprès mélancolique, avait fait sentir à Maria du même coup toute la tristesse et la dureté du pays qu'elle habitait et il lui avait inspiré la haine des hivers du Nord [...] (MC : 99).

La citation précédente appuie sur le fait que Maria, à partir du décès de François, change de point de vue envers sa vie actuelle. La jeune fille désormais est plus en plus attirée par la ville en tant que lieu de tentation car « [...] elle avait un grand désir de s'en aller » (MC : 92). Cette réflexion de quitter la campagne fait allusion à l'exode rural. Quant à cette incertitude, Louis Hémon dans son roman, présente non seulement les privilèges, mais également les importunités de ces deux différents modes de vie, l'un à la campagne, l'autre à la ville. Constatation soulignée au chapitre 12, quand les Chapdelaine, lors d'une invitation chez Ephrem Surprenant, font connaissance des trois nouveaux Français venant d'acheter la terre de Lorenzo neveu d'Ephrem, dans le but d'y vivre une autre existence avec plus de liberté que dans la ville française d'où ils viennent. Mais seulement après leurs six mois de séjour dans la région, la réalité leur apparaît de moins en moins attractive. Ce quotidien lié étroitement à la nature impitoyable, n'est fait que pour les vrais Canadiens français habitués à la rudesse du climat de ce pays au nord de l'Amérique. Au regard de ces étrangers, non seulement leur apparence physique les distingue des Canadiens français, mais également leur langage puisqu' « [i]ls employaient des expressions et des tournures de phrases que l'on n'entend point au pays de Québec, même [pas] dans les villes [...] » (MC : 84). Ces trois Français désormais propriétaires, à travers les récits d'autres hommes présents parlant de la vie dure et hostile au Canada, se rendent de plus en plus compte qu' « [...] ils n'avaient ni la force, ni la santé endurcie, ni la rudesse nécessaire, [et] ni l'appétit à toutes les besognes [...] » (MC : 86) pour pouvoir vaincre les défis du quotidien canadien.

Parfois même, quelques-uns parmi le peuple canadien français, refusent de partager un tel destin en vue de mener une existence plus aisée et moins difficile, comme c'est le cas de Lorenzo Surprenant. Comme l'indique la citation ci-dessous, celui-ci, considère sous un angle négatif, la vie des cultivateurs et met ainsi en relief que ces derniers n'ont peu de temps pour se reposer car ils doivent travailler toute la journée pour survivre.

Vous êtes les serviteurs de vos animaux : voilà ce que vous êtes. Vous les soignez, [...] vous ramassez leur fumier comme les pauvres ramassent les miettes des riches. Et c'est vous qui les faites vivre à force de travail, parce que la terre est avare et l'été trop court (MC : 87, 88).

Lorenzo ne peut pas comprendre les habitants du Péribonka, qui malgré le fait que leur vie se compose essentiellement du travail, sont si contents de leur sort. Cette réaction met en évidence que, lui en tant qu'exilé, n'est plus habitué à la vie dure à la campagne et de toute façon, plus du tout aux hivers meurtriers. Après avoir mis en valeur le caractère problématique d'une existence dans ce pays, il s'adresse même à Maria en souhaitant l'influencer : « Icitte, ce n'est pas une place pour vous, Maria. Le pays est trop dur, et le travail est dur aussi [...] » (MC : 91). Les paroles de Lorenzo, aveuglent Maria de sorte qu'elle commence à penser de la même manière et ne voit seulement les aspects négatifs de la vie menée en tant que paysan au Canada. Lorenzo, en parlant des privilèges d'une existence plus facile aux États-Unis, espère influencer Maria de manière décisive à ce qu'elle prenne la résolution définitive de quitter la campagne en sa faveur. Juste après la déclaration d'amour de Lorenzo, afin d'empêcher que Maria parte pour les villes avec ce dernier, Eutrope quant à lui, la demande en mariage et cherche à l'impressionner avec la terre lui appartenant.

### **5.1.3 Les trois prétendants et leur vie différente**

En ce qui concerne les prétendants de Maria, il faut mettre l'accent sur leurs noms François Paradis, Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon, puisque ces derniers sont choisis relatifs au mode de vie de ces derniers. Par rapport aux réalités sociales, à travers ces trois prétendants, chaque type du Canadien français est évoqué dans l'œuvre de Louis Hémon.

François Paradis représente les Canadiens français trouvant un compromis entre l'exode rural et la vie conservatrice liée aux traditions des aïeux. Le lecteur apprend que ce dernier malgré qu'il reste à la campagne et transmet avant tout une opinion positive concernant le travail de la terre, ne s'intéresse pas du tout à l'agriculture et préfère une vie sans contrainte. Lorenzo Surprenant incarne les Canadiens français qui en raison de la crise économique au Canada décident de partir pour les villes américaines, dans l'espoir d'y vivre une meilleure existence insouciante. Le voisin Eutrope Gagnon symbolise les vrais colons qui malgré cette crise sont restés dans le pays pour cultiver les terres et vivre en adéquation avec la nature.

Afin de permettre au lecteur d'obtenir un bon aperçu des trois prétendants de Maria, ci-dessous « l'analyse des caractéristiques sémantiques » de Schulte-Sasse expose les différences et les similarités entre ces derniers. Ces caractéristiques sont alors soit présentes (+) soit absentes (-), parfois même varient ou bien se développent au cours de l'histoire, ce qui est indiqué par (±) (Schulte-Sasse 1977 : 158, 159).

<b>François Paradis</b>	<b>Lorenzo Surprenant</b>	<b>Eutrope Gagnon</b>
± rend un avis favorable sur le travail de la terre	- rend un avis favorable sur le travail de la terre	+ rend un avis favorable sur le travail de la terre
+ d'origine canadienne française	+ d'origine canadienne française	+ d'origine canadienne française
± vie sédentaire	± vie sédentaire	+ vie sédentaire
+ mise en vente du bien paternel	+ mise en vente du bien paternel	- mise en vente du bien paternel
+ personnage exotique	+ personnage exotique	- personnage exotique
- peau blanche	+ peau blanche	- peau blanche
+ mène une vie simple	± mène une vie simple	+ mène une vie simple
+ entretient une amitié avec la famille Chapdelaine	+ entretient une amitié avec la famille Chapdelaine	+ entretient une amitié avec la famille Chapdelaine
+ vise à influencer la décision de Maria en sa faveur	+ vise à influencer la décision de Maria en sa faveur	+ vise à influencer la décision de Maria en sa faveur
+ véritable amour de Maria	- véritable amour de Maria	- véritable amour de Maria
+ proche des Autochtones	- proche des Autochtones	- proche des Autochtones
+ perd sa vie lors du roman	- perd sa vie lors du roman	- perd sa vie lors du roman

### 5.1.3.1 François Paradis

À la fin de l'hiver, lors du retour de son séjour à Saint-Prime, Maria en compagnie de son père rencontre François, absent dans la paroisse depuis sept ans. François, quant à Maria, lors de leur dernière rencontre pendant la cueillette des bleuets lui promet de devenir un homme sérieux en ne buvant plus d'alcool et gagnant plus d'argent possible pour assurer un avenir commun. Pour Maria, hors de tout doute, il est l'homme favori à cause de ses traits caractéristiques semblables à ceux de son père Samuel (Boivin 1996 : 22).

Le printemps suscite donc en Maria et en François un sentiment d'amour réciproque, comme l'illustre la phrase suivante « [l]e printemps arrivait, peut-être... ou bien encore l'approche d'une autre raison de joie qui venait vers elle sans laisser deviner son nom » (MC : 12). François n'est pas doué quant à la culture du sol, donc après le décès de son père, il vend la propriété de ses ancêtres et préfère plutôt le commerce avec les fourrures, être coureur des bois et guide touristique. « Quand le bonhomme est mort [il] [a] tout vendu, et depuis [il] [a] presque toujours travaillé dans le bois [...] » (MC : 12), car d'après François, le fait de « [...] gratter toujours le même morceau de terre, d'année en année, et rester là, [il] n'[aurait] jamais pu faire ça [...] » (MC : 27).

François, est peu comparable aux autres prétendants, bon vivant avec son côté intrépide, toutefois il est connu pour son honnêteté et sa résolution de vivre en toute liberté sans convenances. Son nom de famille « Paradis » symbolise le paradis et représente aussi son mode de vie. Son comportement entêté et son inconscience sont fatals pour ce jeune homme, car contre les conseils des autres bûcherons et malgré le temps impitoyable, François part quand même. Il veut rendre visite à la famille Chapdelaine lors du nouvel an mais il n'arrive pas à son but. L'annonce de son décès rapportée par Eutrope Gagnon dévoile que « [François] était un homme rare pour l'ouvrage, pas peureux de rien [...] » (MC : 73). Ce dernier avec ses « grandes bottes indiennes » (MC : 26) est très proche des Autochtones avec lesquels il entretient de bonnes relations, comme s'il appartient à cette race (Morency 2007 : 90). Cette remarque se révèle à travers le portrait décrit dans le roman car « [ce dernier] semblait avoir apporté avec lui quelque chose de la nature sauvage « en haut des rivières » où les Indiens et les grands animaux se sont enfoncés [...] » (MC : 44). Il s'y ajoute que son père s'appelant aussi François Paradis, était en bonne relation avec les Indiens et faisait le commerce des pelleteries avec ces derniers. Le fait que le père et son fils portent les mêmes noms, insiste sur l'aspect de continuité de la race canadienne française. Ci-dessous la citation de Nicole Deschamps, souligne l'esprit entêté de François pour lequel les conventions ne jouent pas de grand rôle dans sa vie marquée par la quête de liberté.

Coureur des bois, commerçant de fourrures, guide et interprète, François Paradis incarne la liberté absolue. [...] Il vit en pleine nature, jamais au même endroit, avec des étrangers dont il se sent capable d'assimiler tous les usages qui lui plairont, qui répondront à ses besoins ou à sa fantaisie. Il se moque des tabous populaires, se contentant de rire lorsque le curé le menace des foudres de l'enfer (Deschamps 1968(a) : 161).

### *5.1.3.2 Eutrope Gagnon*

Eutrope Gagnon, le seul voisin de la famille Chapdelaine, incarne l'image idéale du colon canadien français. Ce dernier, lors du jour de l'an, rend visite à la famille Chapdelaine pour annoncer avec ménagement que François Paradis, malgré son expérience et contre les conseils des autres, s'est égaré dans la forêt. Quant à l'avenir commun avec Maria, Eutrope, contrairement aux autres prétendants, n'a qu'à offrir la même vie quotidienne qu'elle connaît déjà depuis dix-huit ans. « C'était cela tout ce qu'Eutrope Gagnon avait à lui offrir : attendre un an et puis devenir sa femme et continuer la vie d'à présent, dans une autre maison de bois, sur une autre terre mi-défrichée... » (MC : 95). Comme le montre son nom « Gagnon », c'est lui le vainqueur, qui en fin de compte, épouse Maria prenant cette décision plutôt par raison que par son cœur. Ce dernier est même prêt « [...] [à] peiner comme un bœuf toute la journée pour [lui] faire une belle terre et [qu'ils soient] à l'aise avant d'être vieux » (MC : 96). Vu que c'est Eutrope qui annonce le décès de François, il peut être considéré comme « [m]essager de la dure réalité » (Deschamps 1968(a) : 164). C'est aussi pourquoi Maria, après cette triste nouvelle, éprouve envers ce jeune homme un certain sentiment de reproche. Toutefois, Eutrope est le seul parmi les trois hommes qui possède encore son bien paternel, ce qui veut dire que l'attachement aux traditions ancestrales est très important pour ce jeune homme.

### 5.1.3.3 Lorenzo Surprenant

En juillet, Maria fait connaissance de Lorenzo Surprenant accompagné de son oncle connu par la famille. Ce jeune homme ne garde pas la terre de son père décédé puisqu'il travaille en Amérique et « [...] gagne de « bonnes » gages là où [il] [est] [...] » (MC : 41). Sa décision de quitter la terre paternelle pour vivre dans la ville américaine, démontre son attitude sceptique envers les travaux durs des agriculteurs, défricheurs et coureurs des bois. Maria, par rapport à sa vie simple, d'un côté se sent un peu gênée en écoutant Lorenzo parler « de sa vie et de ses voyages » (MC : 44), mais de l'autre côté, ces paroles la rendent en même temps curieuse. Pour Maria, Lorenzo incarne une autre vie différente à la sienne. C'est la raison pour laquelle l'héroïne, après le décès de son véritable amour François Paradis, pour vaincre son chagrin se laisse tenter par un avenir au-delà de ce lieu isolé dans la nature impitoyable (Servais-Maquoi 1974 : 58). Non seulement son nom « Surprenant » désigne le fait qu'il apparaît dans l'histoire d'une manière surprenante, sans aucune annonce, mais également il prend Maria au dépourvu, en voulant lui offrir une nouvelle existence encore inconnue et sans doute pleine de surprises, au-delà de sa vie à la campagne.

## 5.2 La paysannerie face à la nature et les quatre saisons

Pour montrer au lecteur, à quel point les paysans franco-canadiens, sont adaptés à la nature se transformant de saison en saison et pour insister sur ce trait particulier qui marque l'identité de ce peuple, Louis Hémon place l'intrigue au sein du déroulement de l'année. Ce chapitre 5.2 souligne les effets de ce changement climatique provoqués non seulement sur les travaux, mais également sur le peuple canadien français.

L'histoire est alors liée au rythme des quatre saisons et commence au début du printemps suivant l'hiver considéré par les protagonistes comme période ennemie. Les habitants s'accordent avec les caprices du temps, car le climat extrêmement varié les force à s'y adapter, afin de pouvoir survivre (Boivin 1996 : 21). Dans le roman la nature peut donc être considérée comme sujet capital. Ceci se remarque surtout par le biais des longues descriptions du paysage de Péribonka, déjà dans les premières pages du livre (Deschamps 1968(a) : 155).

Face à la nature canadienne, afin d'insister sur la résistance des Franco-canadiens, trait caractéristique issu de son histoire colonialiste, Louis Hémon décrit la nature, surtout de son côté hostile et cruel : les hivers longs et durs avec tous ses inconvénients, la chaleur en été qui sèche la terre, en ignorant parfois la beauté admirable du pays. La nature, étant donné son omniprésence tout au long du récit, est semblable à un personnage principal, contre lequel l'homme lutte pour exister. Cette observation est soulignée entre autres par la comparaison entre la racine d'un arbre et « la jambe d'un adversaire colossal » (MC : 35), de même que par la description de l'automne en tant que « [...] plus mélancolique et plus émouvant qu'ailleurs, et pareil à la mort d'un être humain que les dieux rappellent trop tôt [...] » (MC : 56). Cette personnification de la nature donne l'impression au lecteur que Hémon utilise cette dernière d'une manière allégorique. Comme la population franco-canadienne lutte contre le régime anglais pour permettre la survivance de sa race, dans le livre de Hémon, les paysans se battent contre la nature qui est semblable à un ennemi. Ce côté impitoyable de la nature se remarque surtout lors de la saison hivernale.

### **5.2.1 L'hiver et ses rigueurs**

Comme l'hiver canadien dure parfois plus de cinq mois et que les terres sont givrées pendant huit mois, il n'est donc peut étonnant que parfois le Canada est décrit comme pays à deux saisons, l'hiver et l'été (Collet 1965 : 9). C'est aussi la raison pour laquelle, les saisons comme l'été, le printemps et l'automne sont toujours décrites en référence à la saison hivernale (Servais-Maquoi 1974 : 53). Déjà au début du livre, le lecteur apprend à quel point cet hiver canadien est pernicieux pour les paysans car « [...] la rivière Péribonka, dont la nappe [est] glacée et couverte de neige était toute pareille à une plaine » (MC : 7). Comme déjà mentionné en-haut, dans le Grand Nord, le temps incalculable et froid dure parfois même plus de cinq mois, c'est-à-dire presque une demi-année. Pour cette cause, les vêtements bien chauds, comme « [...] [les] [casquettes] [...] aux oreillettes doublées en peau de lièvre, [...] [les] gros manteaux de fourrure [...] [et les] pelisses à col de loutre [...] » (MC : 8) sont essentiels pour protéger les habitants des températures glaciales.

C'est surtout la saison hivernale qui souligne la faiblesse de l'homme, non seulement en ce qui concerne la difficulté de traverser les rivières gelées pouvant à tout moment se briser, mais aussi le fait que pendant cette période, la plupart des chemins sont bloqués. Il en résulte que l'être humain prend encore plus conscience de sa solitude en tant qu'effet de la vie isolée pendant l'hiver (Collet 1965 : 113). À ce propos, Louis Hémon explique que lors des jours hivernaux, la plupart des personnages restent chez eux dans les maisons bien chauffées et ne sortent que pour alimenter leurs animaux (MC : 60). Étant donné le climat hivernal rude, « [l]a maison devint le centre du monde, et en vérité la seule parcelle du monde où l'on pût vivre [...] » (MC : 59). Ce fait entraîne une isolation tout au long de cette saison. Surtout les Chapdelaine vivant dans une maison située à « [...] l'autre bord de la rivière, en haut des chutes, à plus de douze milles de distance, et les derniers milles quasiment sans chemin [...] » (MC : 11) sont concernés par cette isolation. Les conséquences d'une existence dans le Grand Nord se montrent quand la famille Chapdelaine, lors du nouvel an, à l'exception de son unique voisin Eutrope Gagnon, ne reçoit aucune visite de ses proches.

Le lecteur acquiert donc l'impression d'une certaine stagnation concernant les travaux pendant cette période en comparaison avec ceux du printemps, de l'été et de l'automne. Grâce à une répartition des besognes obligatoires (le chauffage, les animaux etc.), chaque membre de la famille Chapdelaine connaît la tâche qu'il doit accomplir. Louis Hémon, pour insister sur l'aspect meurtrier de l'hiver qui fait que rien ne pousse, décrit ce dernier de la façon suivante : « le fardeau écrasant du long hiver » (MC : 21). Vu qu'au Canada la saison hivernale par rapport aux autres saisons est tellement longue, la culture de la terre pour les agriculteurs du Péribonka ne permet pas toujours de nourrir une famille durant une année entière. Par conséquent pour pouvoir survivre, quelques paysans doivent exercer un autre métier pendant l'hiver.

Pour subvenir quand même à ces besoins essentiels, le dimanche, la criée à l'encan donne l'occasion aux habitants de Péribonka de connaître les possibilités pour d'éventuels emplois périodiques, comme la vente des pelleteries ou des travaux du quai (MC : 9). Le dialogue entre le père Chapdelaine et Eutrope Gagnon lors d'une visite relève à quel point l'hiver forge le quotidien des habitants.

Que ce doit donc être plaisant de vivre dans un pays où il n'y a presque pas d'hiver, et où la terre nourrit les hommes et les animaux. Ici, c'est l'homme qui nourrit les animaux et la terre, à force de travail (MC : 22).

En ce qui concerne les travaux pendant l'hiver, beaucoup de ces derniers doivent alors être interrompus, vu la chute énorme de neige qui par la suite se transforme en glace. Malgré le froid cruel, les bûcherons et les trappeurs, ne cessent pas de travailler quelle que soit la saison. Ces derniers ont donc besoin d'une énorme force morale de même que physique afin de vaincre les tortures liées à cette saison impitoyable (Collet 1965 : 133, 139). Parfois même, ils sous-estiment la force de la nature, comme c'est aussi le cas de François Paradis. Hémon, pour insister sur le tragique quand une personne s'écarte au Canada lors de l'hiver écrit que « [l]e mot [s'écarter], au pays de Québec et surtout dans les régions lointaines du nord, a pris un sens sinistre et singulier [...] » (MC : 72). En d'autres termes, le fait de s'écarter dans les bois dans un tel pays est dans la plupart des cas mortel.

La nature canadienne peut donc être considérée comme « l'instrument de la fatalité » et après le décès de François, Maria est aussi tuée d'une manière symbolique (Deschamps 1968(a) : 152), car « [...] le froid descendit sur elle comme un couperet [...] » (MC : 75). C'est en fait la nature qui décide du destin de Maria.

### **5.2.2 La renaissance au printemps**

Parmi les personnages du livre, la longue période hivernale provoque une certaine impatience et tous attendent l'arrivée du printemps, comme le démontre aussi Cléophas Pesant, qui pour aller à la messe du dimanche, « [...] s'enorgueillissait déjà d'un habillement d'été de couleur claire [...] » (MC : 8). Les paysans considèrent la venue du printemps comme un « [...] monde métamorphosé une fois de plus, comme une belle créature qu'un coup de baguette miraculeux délivre enfin d'un maléfice... » (MC : 116).

Également, l'envie de travailler la terre, de même que les jours ensoleillés du mois de mai suscitent parmi les gens un certain espoir que les premières pluies du printemps arrivent et que la glace fonde pour que l'hiver se termine enfin. En comparaison avec d'autres régions où « [...] c'était déjà le renouveau, le travail ardent de la sève, la poussée des bourgeons et bientôt des feuilles [...] » (MC : 25), la région de Péribonka si loin au nord, semble encore dormir sous la couche de neige commençant à peine à fondre. À ce propos, Louis Hémon en faisant allusion à François Paradis indique que la fonte de neige révèle parfois les corps d'un bûcheron écarté lors de l'hiver (MC : 72). Avec le retour du printemps, ses premières pluies, ses températures plus douces, ses jours plus longs, l'homme et la nature se réveillent lentement. Après la longue période hivernale marquée d'une pénurie imminente des ressources essentielles pour l'être humain comme pour les animaux, un sentiment de soulagement renaît à la pensée des travaux approchants permettant alors aussi une certaine sécurité. Avec le retour des chantiers de Esdras et Da'Bé, fils de Samuel, ayant travaillé tout l'hiver, Hémon révèle le côté positif de cette saison qui pourtant pour les habitants est presque trop courte par rapport à l'hiver trop long. En juin « [l]a terre canadienne se débarrassa des derniers vestiges de l'hiver avec une sorte de rudesse hâtive, comme par crainte de l'autre hiver qui venait déjà » (MC : 30).

### **5.2.3 L'été – la période des récompenses**

Pour annoncer la saison de l'été, l'auteur, en parlant des bleuets mûrs, de même que des couleurs différentes des fleurs, souligne la beauté de la nature au début juillet. À travers cette description de la transformation de la nature, Louis Hémon, pour la première fois dans ce livre, transmet une image de sérénité, contrairement à sa description de l'hiver canadien. Néanmoins, il rappelle le fléau accompagnant les soirées douces de l'été : les insectes embêtants, comme les « maringouins » et les « mouches » contre lesquels les habitants se protègent en produisant de la fumée (MC : 42). Ce rituel fait allusion aux Sauvages et met ainsi en avant que dans le roman comme dans la réalité, les Autochtones jouent un rôle important pour l'adaptation des colons à la nature canadienne (Lepastier 2017 : 124).

Le lecteur apprend aussi que les travaux exécutés pendant l'hiver continuent dès l'arrivée de l'été, comme « [l]es chantiers, la drave, [...] les deux chapitres principaux de la grande industrie du bois qui, pour les hommes de la province de Québec, est plus importante encore que celle de la terre » (MC : 39). À cette époque, les draveurs en transportant surtout des billots de pin à travers des ruisseaux, travaillent aussi dur que les bûcherons (Lafleur 1973 : 221, 222, 225). Le travail des chantiers contient l'abatage des arbres, de même que leur transport à l'aide des bœufs (Lafleur 1973 : 207, 209). Au mois d'aout, quand il fait beau, les hommes du Canada font les foins. Chez les Chapdelaine, les deux fils Da'Bé et Tit'Bé, Edwige Légaré et Samuel travaillent ensemble pour finir le plus tôt possible cette besogne difficile qui parfois provoque chez certaines d'entre eux un mal au dos (MC : 49, 50). Afin de montrer aux lecteurs des traditions typiques liées à l'été, Louis Hémon, met en évidence la cueillette des baies sauvages pour « [...] faire des confitures ou les tartes fameuses qui sont le dessert national du Canada [...] », lors de la journée de la sainte Anne (MC : 38).

#### **5.2.4 L'arrivée de l'automne**

Concernant l'automne, cette saison par rapport à l'hiver est moins longue. Ceci se remarque également par le fait que Louis Hémon la décrit en peu de pages.

Quant au climat, vers la fin de l'été, les habitants souffrent d'une sécheresse démesurée privant les maigres vaches de la nourriture et faisant par ailleurs brûler leur blé et l'avoine. L'automne avec les premières pluies bienfaisantes, après un été trop court, s'annonce dès lors. Le climat canadien devenant de plus en plus frais, dorénavant accompagné de quelques matins de gel, signale dès maintenant l'arrivée proche de l'hiver. Déjà en octobre, la première neige couvre le sol et avertit les paysans que seulement quatre semaines restent pour les préparatifs avant l'arrivée du froid, comme le calfeutrage de la maison de même que la disposition du bois pour le chauffage lors de ce temps marqué par une baisse des températures (MC : 55-57).

### 5.3 Le rôle de la famille

Dans ce roman du terroir de Louis Hémon, les membres de la famille, les époux Samuel et Laura, leurs six enfants Maria, Esdras, Da' Bé, Tit' Bé, Téléphore et Alma-Rose vivent ensemble avec « [u]n cheval, trois vaches, un cochon [...] des moutons, sans compter les poules [...] » (MC : 22) et sont à l'honneur de cette histoire. Hémon d'une manière très détaillée décrit leur maison et souligne non seulement le manque de confort, mais également le côté pratique de l'intérieur modeste dans lequel vivent tous les membres y compris le chien. Concernant cette simplicité, la salle unique est séparée par une cloison en deux compartiments : dans l'un dorment les parents, dans l'autre Maria et Alma-Rose. En été, les frères de Maria se couchent au grenier, tandis qu'en hiver pour échapper au froid, « [...] ils descendaient leur lit en bas et dormaient à la chaleur du poêle avec les autres » (MC : 20). Afin de pouvoir mieux comprendre le rôle important de la famille dans la société franco-canadienne, les lignes suivantes représentent les réalités historiques de cette époque.

Lors du 19<sup>e</sup> siècle, parmi la société canadienne française, les moyens de contraception ne sont pas très fréquents et de toute façon, interdits par l'église catholique très conservatrice. Contrairement à la composition de la famille canadienne d'aujourd'hui plus petite, à l'époque des colons les enfants sont plus nombreux. Surtout pour les agriculteurs, une grande famille est avantageuse, non seulement pour la répartition du travail, mais également pour l'agrandissement du peuple canadien français face aux conquérants du régime étranger (Henripin 1994 : 30, 34). C'est enfin l'autarcie économique et sociale qui souligne le « caractère patriarcal » de la famille Chapdelaine. Le père en tant que personne d'autorité y joue un rôle important, car ce dernier est non seulement responsable des contacts extrafamiliaux, c'est-à-dire avec les autres gens de la paroisse, mais c'est également lui qui transmet à ses fils son savoir concernant le travail lié à la terre. Plus précisément, la famille peut être considérée comme l'intermédiaire principal des traditions canadiennes françaises. La famille canadienne lors du 19<sup>e</sup> siècle est donc également intitulée « gardienne des valeurs religieuses et nationales ». Pendant que les fils héritent plus tard ce bien paternel, c'est-à-dire les terres familiales afin d'assurer la survivance du paysan terrien, les filles canadiennes se marient et fondent ainsi une propre famille ou bien elles se décident en faveur d'une vie conventuelle (Tremblay 1966 : 219-222).

Dans son roman, l'écrivain soulève l'importance de la famille pour les Franco-canadiens, non seulement en ce qui concerne les ouvrages à faire afin de pourvoir aux besoins essentiels, mais également pour échapper à la solitude due à leur vie éloignée de la civilisation. Malgré la collaboration avec ses enfants, Samuel Chapdelaine, pour le travail en été, engage Edwige Légaré, main-d'œuvre qui depuis onze ans « [...] pour un salaire de vingt piastres par mois, [...] s'attelait chaque jour de quatre heures du matin à neuf heures du soir à toute besogne à faire [...] » (MC : 31). Concernant les travaux, le lecteur apprend que le Canada, face à ces difficultés d'existence, subit cependant une progression, concernant non seulement l'économie, mais également les conditions de travail. Cette amélioration se remarque surtout quand Edwige Légaré, en présence de la famille Chapdelaine et des trois prétendants de Maria, parle de ses expériences vécues lors des travaux dans les bois : à l'âge de seize ans, ce dernier travaille dans les forêts sans avoir de tente ni de bonne nourriture en comparaison avec aujourd'hui où les jeunes travailleurs « [...] sont nourris pareil comme dans les hôtels avec de la viande et des patates tout l'hiver » (MC : 39). D'après ce récit poignant, révélant les conditions pénibles de vie et de travail, il y a trente ans, la courageuse famille Chapdelaine apparaît alors plus privilégiée.

### **5.3.1 La famille Chapdelaine et ses membres**

Cette famille représente le schéma typique d'une famille classique de colons, concernant leur style de vie lié au rythme des saisons, de même que leur contact permanent avec la nature rude (Ertler 2000 : 113). Il s'y ajoute la croyance profonde et l'importance d'une famille sereine et unie. Tous ces traits mettent en relief que la famille fait preuve d'un « [...] véritable système social en miniature qui reflète [sic] [...] le système culturel global » (Tremblay 1966 : 215). Dans la famille Chapdelaine, les coutumes d'antan jouent constamment un rôle considérable. Pour en donner un exemple, le nom de leur cheval, Charles-Eugène est le prénom d'un voisin avec lequel un ancêtre parmi la famille a longtemps été en dispute. Même si cette querelle est déjà terminée depuis un siècle, les Chapdelaine gardent le nom du cheval, témoignage du recours aux traditions ancestrales (MC : 15).

Tout au long du récit, la grande famille est continuellement dépeinte d'une manière très réaliste et la vie familiale est surtout caractérisée par une bonne ambiance, liée aux valeurs et aux points de vue communs partagés (Chaudhury 1976 : 127 ; Ertler 2000 : 113). Ce climat familial favorable résulte aussi du fait qu'à l'exception de la mère Chapdelaine, dont tous les proches vivent dans la paroisse Saint-Prime, les membres de la famille Chapdelaine et particulièrement les enfants, sont tellement habitués à cette vie campagnarde qu'ils acceptent et ils ne s'en plaignent pas. Particulièrement pour Maria jusqu'au décès de son amour, ce lieu austère « [...] [n'avait] rien là de désolant ni de redoutable » (MC : 12). La relation harmonieuse, de même que la cohérence sociale entre les membres de la famille sont démontrées dans la citation suivante dans laquelle Alma-Rose, la sœur de Maria, exprime que cette dernière par son absence, leur a vraiment manqué (Chaudhury 1976 : 126). « [Le chien] s'est ennuyé de toi tout comme nous, dit [...] Alma-Rose » (MC : 19). Par ailleurs, Louis Hémon souligne la solidarité dans la famille : Tit'Bé, le frère de Maria propose de rester à la maison, en faisant le guet pour qu'elle puisse participer à la veillée chez des Surprenants et se distancer ainsi un peu de son chagrin à cause du décès de son amoureux François Paradis. Également, quand la mère Chapdelaine souffre des douleurs, c'est enfin Maria qui fait les repas pendant que Laura se repose pour pouvoir se rétablir enfin. Malgré la vie rude au Canada, les membres de la famille Chapdelaine se caractérisent donc par une énorme empathie. Dans la partie suivante les portraits des membres principaux de la famille Chapdelaine sont présentés.

### *5.3.1.1 La fille Maria*

Comme le montre déjà le titre du roman, Maria, la première fille des six enfants à l'âge de se marier, représente l'héroïne de l'histoire de Louis Hémon. Pour cette dernière très reconnaissante, malgré une existence isolée, la famille est très importante. Cet attachement se montre entre autres à son retour après sa visite chez les proches de sa mère à Saint-Prime. De nouveau réunie en famille, elle apprécie le souper ensemble provoquant en elle un sentiment d'intimité et de bienfaisance.

La ressemblance de son prénom « Maria », de son attitude innocente, de même que son lien profond à la religion, font allusion à la Sainte-Marie de la Bible. Surtout au chapitre 9 où elle confie son destin. La vierge Marie a perdu son fils, comme Maria perd son amour.

Maria, perméable à toutes les voix extérieures, celle de la nature comme celle de la religion, est une figure d'autant plus centrale qu'elle accueille ces voix en silence, en les laissant se répondre les unes aux autres. Dans un monde dominé par la blancheur froide de l'hiver, elle incarne une autre forme de blancheur, celle de la vierge, mais aussi celle de l'absence, du vide, du détachement absolu (Biron et al. 2007 : 203).

Ce qui est intéressant est que Maria, même si elle est l'héroïne de cette œuvre, n'est décrite qu'à travers le regard de ses prétendants (Boivin 1996 : 13). Par François Paradis, le lecteur apprend que « [Maria] était donc plaisante à contempler ! [Avec] [...] sa poitrine forte, son beau visage honnête et patient, la simplicité franche de ses gestes rares et de ses attitudes [...] » (MC : 47). La mère Laura ne soutient guère l'avenir commun de Maria et François, car elle souhaite pour sa fille un autre destin que le sien. Maria ne se laisse pas dissuader et enfin sa préférence pour ce jeune homme aboutit à un destin tragique (Deschamps 1968(a) : 161). Puisque « [d]'avoir entendu quinze ans durant sa mère vanter le bonheur idyllique des cultivateurs des vieilles paroisses, Maria en était venue tout naturellement à s'imaginer qu'elle partageait ses goûts ; voici qu'elle n'en était plus aussi sûre » (MC : 28). Maria, auparavant influencée par la pensée de sa mère, préférant une existence dans les vieilles paroisses à la vie dans ce coin presque perdu, après la perte de son préféré commence donc à s'opposer à son destin (Servais-Maqoui 1974 : 50). À partir de ce moment bouleversant, Maria change son attitude de sorte qu'elle met en avant un comportement réservé voire même morne. Particulièrement au chapitre 11, quand son père dans le but de la consoler en voulant lui faire une amabilité, propose d'aller à l'église, Maria reste presque indifférente. Mais comme il est de coutume chez les colons de se focaliser sur l'essentiel de la vie, c'est-à-dire les travaux journaliers, cette dernière, en présence de sa famille, cherche à cacher son chagrin.

C'est juste après le retour de la messe et surtout à la suite de l'entretien avec le prêtre que Maria commence petit à petit à se révolter contre cette nature meurtrière sans égards et sa vie menée à la campagne. Afin de s'expliquer le décès de son amoureux, elle s'en prend à François. Ce dernier n'a peut-être pas gardé sa promesse d'arrêter de pécher et de boire pour devenir un homme sérieux, lors du travail dans les bois.

### *5.3.1.2 Le père Samuel*

Dans le roman du terroir de Louis Hémon, le père Samuel est surtout caractérisé par « [...] l'optimisme invincible d'un homme qui se sait fort et se croit sage [...] » (MC : 23). Même-si ce père de six enfants est considéré par tous les membres de sa famille en tant que personne d'autorité, il est en même temps très aimable envers eux (Chaudhury 1976 : 126), comme le montre la citation suivante :

Pour ces enfants élevés dans une maison solitaire, sans autres compagnons que les parents, Samuel Chapdelaine incarnait toute la sagesse et toute la puissance du monde, et comme il était avec eux doux et patient, toujours prêt à les prendre sur ses genoux et à chanter pour eux les cantiques ou les innombrables chansons naïves d'autrefois qu'il leur apprenait l'une après l'autre, ils l'aimaient d'une affection singulière (MC : 66).

L'esprit nomade du père Chapdelaine se dévoile dès qu'un travail dur et long est terminé et que de nouveaux colons arrivent dans le voisinage, l'envie de recommencer à construire encore plus loin l'envahit. Ce courageux Samuel n'a pas peur du travail « [c]inq fois déjà, depuis sa jeunesse, il avait pris une concession, bâti une maison, une étable et une grange, taillé en plein bois un bien prospère ; et cinq fois il avait vendu ce bien pour s'en aller recommencer plus loin vers le nord [...] » (MC : 23). Malgré ce quotidien étroitement lié au travail dur, Samuel est marqué par une « éternelle jeunesse » ce qui est caractérisant pour les hommes du Canada (MC : 14).

Son style de vie et le fait de devoir toujours recommencer de nouveau pour faire de la terre ne sont pas toujours considérés comme favorables par sa famille et surtout pas par son épouse Laura. Cependant, en tant que femme compréhensible, elle accepte son destin car la culture de la terre et cette expansion du territoire implique en quelque sorte aussi l'expansion et la continuation de la race canadienne française. « Faire de la terre ! C'est la forte expression du pays, qui exprime tout ce qui gît de travail terrible entre la pauvreté du bois sauvage et la fertilité finale des champs labourés et semés » (MC : 23). Et à chaque fois que les hommes font de la terre ils se battent « contre la nature barbare », parfois même jusqu'à l'évanouissement (MC : 35).

Une remarque intéressante est que dans cette famille de colons, Laura Chapdelaine ne représente pas la mère typique s'occupant tendrement de ses enfants, mais plutôt « une compagne de travail ». Le rôle de la mère est plutôt pris par le père Samuel puisque c'est ce dernier chante avec les enfants et s'occupe de Maria pleine de chagrin à cause du décès de François en l'amenant chez le prêtre pour prendre conseil (Ouellet 1981 : 45). C'est également le père Chapdelaine, qui rappelle Maria que malgré son chagrin, dans la vie des colons, il y a des choses comme « le travail journalier » et « la moisson » qui sont beaucoup plus importantes que l'amour (MC : 78).

### *5.3.1.3 La mère Laura*

Contrairement à Samuel défricheur enthousiaste, assoiffé de liberté, Laura est dépeinte d'une façon sociable et fait partie « de la race de sédentaires » (Boivin 1996 : 15). En écoutant Maria rapporter les nouveautés de Saint-Prime, comme par exemple les travaux concernant l'église etc., elle éprouve une grande nostalgie, car depuis huit ans elle ne se permet aucun voyage, conséquence de l'esprit nomade de son mari. Ce contraste entre les époux, se remarque par le fait qu'en présence de Maria, elle révèle parfois son regret de vivre si loin de la civilisation, comme le montrent les citations suivantes.

« C'est peut-être péché de le dire : mais, tout mon « règne », j'aurai du regret que ton père ait eu le goût de mouver si souvent et de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois, au lieu de prendre une terre dans une des vieilles paroisses » (MC : 19). « Elle pensait toujours avec regret aux vieilles paroisses où la terre est défrichée et cultivée depuis longtemps, et où les maisons sont proches les unes des autres, comme à une sorte de paradis perdu » (MC : 22). Mais comme elle est une « femme obéissante et soumise » elle accepte son destin (Boivin 1996 : 15). La mère Chapdelaine, malgré son rêve d'une vie sédentaire, partage la vie de nomade de Samuel et s'intéresse malgré tout aux travaux de la terre. Surtout quand le père Chapdelaine agrandit son terrain, qui par la suite avec la récolte probable assure à la famille des ressources suffisantes pour toute l'année. La ténacité de cette mère de six enfants se montre entre autres au chapitre 15 dans lequel le père Chapdelaine se souvient du jour où elle se bat toute seule contre un ours déchirant un de ses moutons.

Pour préserver un climat familial favorable, cette mère de famille, pour expliquer les errements de son fils Téléspore, se crée un univers surnaturel, d'un côté géré par les anges, de l'autre côté par les démons. Téléspore, quant à lui, tire profit de cette sorte de polythéisme en excusant toutes ses actions sous prétexte que soit les bons anges, soit les malins démons l'incitent à commettre telle ou telle action. D'après le conseil de Laura, ce ne sont pas les armes qui aident son fils à vaincre les démons, mais plutôt le recours à la religion, comme le chapelet et les prières (MC : 20). En prononçant ces mots, elle fait allusion à la rivalité entre les occupants anglais et les colons français. Ces derniers pour combattre l'assimilation anglaise, au lieu de se servir des armes, se sont concentrés sur la sauvegarde de leurs mœurs et leur religion.

Lors d'une soirée en avril, la mère Chapdelaine souffrant de douleurs refuse même le souper. À cette occasion, Louis Hémon dans son œuvre, explique que pour « [...] ceux qui vivent sur la terre en sont venus à trouver presque naturel que, parfois, leur dur métier les surmène et que quelque fibre de leur corps se rompe » (MC : 100). Malgré ses souffrances, Laura, le lendemain se lève tôt pour faire les travaux habituels, ce qui appuie de nouveau sur la résistance des Franco-canadiens. Étant donné l'état pitoyable de Laura, de même que l'heure avancée de la journée, c'est finalement Eutrope Gagnon, voisin dévoué qui lui offre des pilules des États-Unis. Soi-disant, ces dernières ont soigné son frère malade. Laura les examine d'une manière critique vu aussi le fait qu'elles viennent de la ville. Pourtant, les chemins bloqués même encore au mois d'avril, compliquent la venue du médecin et dans l'espoir d'alléger ses douleurs, elle prend enfin ces gélules. Malgré tous ces efforts, les douleurs persistent. Maria de nouveau, se rend compte de leur vie isolée coupée de toute civilisation :

[Cette vie] était bon quand tout le monde était fort et joyeux et qu'on n'avait pas besoin d'aide ; mais qu'un peu de chagrin vînt, une maladie, [...] le bois [...] semblait resserrer sur eux sa poigne hostile pour les priver des secours du monde [...] (MC : 104).

Dans cette situation difficile, l'auteur laisse apparaître que la famille Chapdelaine, vu leur foi catholique, croit au paradis, constatation soulignée au chapitre 14 du roman, où le père Chapdelaine en essayant de reconforter son épouse souffrant beaucoup de sa maladie, parle du paradis qui « est [déjà] plein de vieilles femmes » et que lui de même que toute sa famille a besoin d'elle (MC : 101). À l'arrivée du médecin, tous reprennent espoir. Néanmoins, ce dernier n'est pas capable de diagnostiquer la maladie de Laura et lui donne des gouttes. Cette impuissance résulte sans aucun doute aussi du fait que lors du 19<sup>e</sup> siècle, contrairement aux États-Unis très progressistes, le Canada en tant que pays rétrograde, concernant les soins des malades n'a pas encore les mêmes possibilités.

C'est à ce moment que Samuel, pour la première fois, vu les possibilités restreintes relatives à la maladie de sa femme, se montre en colère : « Ce médecin-là, n'est bon à rien, et je le lui dirai bien, moué » (MC : 107). Les gouttes prometteuses du médecin ne soulagent Laura donc que pour une courte durée. Pour cette raison, la famille sans espérance, se décide d'après le conseil d'Eutrope, de contacter Tit'Sèbe, remmancheur guérissant les personnes à l'aide de Dieu. Puisque ce dernier constate son impuissance envers la maladie de Laura, il dépose alors la responsabilité en Dieu (MC : 107, 109). Le lendemain, après cinq jours de peine sans répit, Laura succombe à sa maladie. Après le décès imprévu de sa chère femme, Samuel Chapdelaine se montre pour la première fois de façon fragile, en exprimant devant Maria sa haute considération envers son épouse :

Ta mère était une bonne femme, Maria, une femme dépareillée. [...] Courageuse et de bon conseil [...]. [D]es femmes qui vont à la besogne aussi capablement et d'une si belle humeur, comme elle a fait dans ce temps-là, il n'y en a pas beaucoup [...] (MC : 116).

L'assemblée réunie autour de Laura décédée, discute du temps doux de ce jour. Bien que ce fait semble tout d'abord déplacé, Hémon explique ce comportement comme suit : « Pour les paysans, tout ce qui touche à la terre qui les nourrit, et aussi aux saisons qui tour à tour assoupissent et réveillent la terre, est si important qu'on peut en parler même à côté de la mort sans profanation » (MC : 115).

### 5.3.2 Les rôles traditionnels à cette époque

En termes des rôles traditionnels, il est à remarquer que dans les romans du terroir, les femmes ont avant tout la charge d'assurer la continuité de la race. Pour ces dernières l'attirance sexuelle est non essentielle, mais plutôt la fonction de la parturition, peu importe si la femme éprouve vraiment des sentiments envers l'homme ou non. Il faut savoir qu'au début du 19<sup>e</sup> siècle toute forme de sexualité est interdite sauf celle qui sert à la procréation. Cette opinion très conservatrice cherche avant tout à lutter contre l'exode rural provoquant l'émigration en masse. Par le biais de nouveaux nés parmi les campagnards se consacrant à l'agriculture, la survie du peuple canadien français est assurée (Fournier 2005 : 47, 48).

L'auteur dans cette œuvre de la terre, quant à la non-liberté de la sexualité féminine, respecte les convenances de cette époque. Concernant l'héroïne du récit, à travers une voix intérieure, elle se rend compte du rôle traditionnel de la femme d'autrefois : « La routine du travail journalier, coupée de plaisirs incomplets et passagers ; les années qui s'écoulaient, monotones [...]. C'est comme cela qu'on vit, a dit la voix » (MC : 53, 54). Surtout quand François Paradis rend visite à la famille Chapdelaine, Maria après avoir seulement jeté un coup d'œil sur ce dernier, est persuadée de s'être montrée trop audacieuse. Dès que François est parti, Maria et sa mère commencent donc à prier puisqu'elles cherchent une rémission pour le comportement inapproprié de la jeune fille. Cette pensée conservatrice de l'époque est aussi la raison pour laquelle Maria se permet seulement de penser à François Paradis quand les autres sont déjà au lit (MC : 29, 52). L'association de la protagoniste Maria à la Vierge Marie, non seulement en raison de son prénom mais également vu son innocence, souligne cette pensée d'une femme sans sexualité. Le devoir des femmes à cette époque se reflète aussi dans le roman de Hémon : « [...] la mère n'[y] est pas valorisée en tant que femme, mais bien en tant que figure de restriction. Puisque son image est modelée dans le but de promouvoir l'idéologie agriculturiste [...] » (Fournier 2005 : 48).

Cette sorte de promotion est démontrée au chapitre 5. Même si, la mère Chapdelaine en tant que sédentaire souhaite vivre plus proche de la civilisation, c'est enfin elle qui empêche son époux à quitter la région de Péribonka pour « aller dans l'ouest » en lui rappelant que « « [...] c'est encore parmi les Canadiens que les Canadiens sont le mieux » » (MC : 41). La mère Laura, en tant que modèle exemplaire, joue un rôle majeur par rapport à l'avenir de Maria. Ceci se montre surtout quand Laura, malgré son esprit de sédentaire, louange la vie à la campagne si éloignée de la civilisation, dans le but d'influencer sa fille d'y fonder un jour une famille (Fournier 2005 : 48). L'auteur accentue également les rôles traditionnels dans la famille bien partagés par chacun. Pendant que les hommes travaillent à l'extérieur, Maria et sa mère Laura font les travaux ménagers, comme le demande la tradition.

[...] [L]es femmes n'avaient pas à participer aux travaux des champs. [...] Pendant le temps des foins, Maria et sa mère n'eurent donc à faire que leur ouvrage habituel : la tenue de la maison, la confection des repas, la lessive et le raccommodage du linge [...] (MC : 51).

D'après la coutume, ce sont les hommes qui quittent l'église avant les femmes. Malgré une distribution très conservatrice des rôles parmi la famille, les hommes canadiens se montrent comme gentilshommes puisqu'ils « [...] amenaient leurs traîneaux au bas des marches de l'église pour y faire monter femmes et enfants » (MC : 11). Pendant que Esdras et Da' Bé, frères de Maria, travaillent dans les bois en hiver afin de soutenir financièrement la famille, Tit' Bé avec ses quatorze ans est déjà considéré égal à un adulte. Ceci résulte de sa capacité et de sa volonté de travailler comme un homme expérimenté : « [h]uit ans plus tôt, il avait commencé à soigner les animaux et à rentrer chaque jour dans la maison sur son petit traîneau la provision de bois nécessaire » (MC : 22). Estimé comme un travailleur doué malgré son allure encore enfantine et son jeune âge, il fume la pipe en présence de tous, sans que personne ne s'en étonne puisqu' « [...] au pays de Québec les garçons sont traités en hommes dès qu'ils prennent part au travail des hommes [...] » (MC : 22).

## 5.4 L'importance de la religion

Comme les Canadiens français attachent de l'importance à leur religion catholique, qui lors du Régime anglais risque de tomber dans l'oubli, Louis Hémon, dans son œuvre appuie sur le rôle de la messe du dimanche, de la religion dans le quotidien et de la fonction du prêtre.

### 5.4.1 La religion dans le quotidien

Déjà la première phrase du roman, « ITE, MISSA EST<sup>1</sup> » (MC : 7), expose le rôle primordial de la religion catholique pour les habitants de Péribonka. La messe du dimanche donne l'occasion à ces derniers de rencontrer des proches, d'autres paysans, de cultiver leur relation et d'échanger les nouvelles à propos « [...] de l'état de la glace sur le lac Saint-Jean et sur les rivières, de leurs affaires et des nouvelles de la paroisse » et notamment de « la récolte probable » (MC : 8). Pour les agriculteurs, la messe du dimanche représente « [la] fête unique de leur vie » car elle est considérée comme une sorte de distraction par rapport aux jours ouvrables étant souvent très durs (MC : 10). Pour prendre part à ces rencontres hebdomadaires, ils risquent de prendre des routes dangereuses, des chemins à longue distance et mettent leurs meilleurs habits afin de se distancer une fois de leur quotidien pendant lequel ils portent des tenues de travail. « [...] [L]eurs gros manteaux de fourrure qu'ils serraient à la taille avec des écharpes rouges. Des jeunes gens du village, très élégants dans leurs pelisses à col de loutre [...] » (MC : 8). Quant à la messe du dimanche, l'auteur montre les traditions exercées par le peuple canadien français, comme par exemple la criée à l'encan de Napoléon Laliberté qui comme tous les dimanches annonce « les nouvelles de la paroisse » (MC : 8).

---

<sup>1</sup> « Formule latine signifiant en bas latin « Allez, vous pouvez disposer », par laquelle, dans la messe primitive, on congédiait les catéchumènes à la fin de la seule partie de l'office à laquelle ils étaient admis » ([www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/ite\\_missa\\_est/168456](http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/ite_missa_est/168456)).

Comme dans la plupart des romans de la terre, la foi est un point de repère dans la société des Canadiens français (Chaudhury 1976 : 197). Leur croyance et leur quotidien attachés à la religion résultent sans aucun doute des circonstances difficiles de vie au Canada. « L'anniversaire de la naissance de Jésus devient pour eux plus qu'une date ou un rite : la rédemption renouvelée, une raison de grande joie, et l'église de bois s'emplit [...] d'une atmosphère prodigieuse de miracle » (MC : 62). À la fin de l'année, les fêtes approchent et l'hiver devient de plus en plus rigoureux. Malgré le souhait de participer à la messe de minuit, les Chapdelaine ne peuvent pas y assister vu les chemins bloqués par la neige. Leur absence involontairement répétée à la paroisse est aussi la raison pour laquelle, cette famille, pour beaucoup d'habitants du village, est considérée quelquefois comme « des étrangers ». Le père Chapdelaine étant très croyant souffre beaucoup de ne pas pouvoir participer régulièrement à la messe (Boivin 1996 : 23), comme le montre la citation ci-dessous :

« Peut-être que de ne pas pouvoir faire notre religion tous les dimanches, ça nous empêche d'être aussi chanceux que les autres » (MC : 14). Par conséquent, les Chapdelaine fêtent à leur façon en parlant du passé, chantant des chansons populaires en estimant, malgré toutes ces incommodités, leur vie de colons sans se plaindre et sont satisfaits de leur sort. La religion et la foi sont donc omniprésentes dans le quotidien isolé des Chapdelaine, comme le montrent aussi les chansons religieuses souvent chantées par le père Chapdelaine dont l'une est indiquée en-dessous :

J'irai la voir un jour,  
M'asseoir près de son trône,  
Recevoir ma couronne.  
Et régner à mon tour...  
[...]  
Au ciel, au ciel, au ciel,  
J'irai la voir un jour... (MC : 14, 15).

La confiance considérable envers le Seigneur émerge aussi dans la scène où Maria prononce les mille Ave Maria dans le but que François Paradis revienne au printemps pour tenir sa promesse faite lors de la cueillette des bleuets (MC : 68). De surcroît, elle se décide de jeûner afin d'influencer la divinité. Ce recours aux traditions religieuses est démontré par la prononciation du bénédicité avant les repas, de même que par la décoration religieuse à l'intérieur de la maison des Chapdelaine : « [...] une image de Jésus enfant dans les bras de sa mère : un Jésus aux immenses yeux bleus dans une figure rose [...] » (MC : 20).

Pour les enfants, [voire même pour les parents] Jésus de Nazareth était toujours [...] l'enfantelet bouclé [...]. Non pas le Christ douloureux et profond du protestantisme, mais quelqu'un de plus familier [...] (MC : 65).

Cette image particulière facilite l'accès à la religion étant si primordiale chez les colons. Néanmoins, pour les personnages du roman de Hémon, Jésus-Christ malgré l'idée de l'enfantelet, est en état de punir les pécheurs en réparation de leurs fautes commises, comme le soulignent les phrases suivantes dans laquelle la mère Chapdelaine appréhende des malchances par rapport à la récolte imminente des foins.

Je vous dis que nous n'aurons pas de beau temps pour les foins. Il paraît que, dans le bas du lac, il y a des gens de la même paroisse qui se sont fait des procès les uns aux autres. Le bon Dieu n'aime pas ça, c'est sûr (MC : 50).

#### **5.4.2 Le rôle du prêtre**

Dans le roman de Louis Hémon, le prêtre n'est guère mentionné. Toutefois, il joue un rôle assez important dans la littérature du terroir puisque dans la plupart des récits de ce genre, il peut être considéré comme gardien de la tradition. Comme le prêtre est issu du même milieu que les habitants, il ne se distingue guère de ceux-ci, car ce dernier « [...] avait tout d'un homme de la terre : le masque jaune et décharné, les yeux méfiants, les larges épaules osseuses. Même [...] des mains de laboureur, aux veines gonflées sous la peau brune » (MC : 80). Cette ressemblance évoque chez les pratiquants un sentiment de confiance, puisqu'il peut mieux comprendre leurs préoccupations qui portent surtout sur les travaux de la terre.

Pourtant Hémon laisse apparaître que le prêtre jouit de l'avantage d'une éducation face aux paysans canadiens français puisque « [...] [il] n'est pas seulement le directeur de conscience de ses ouailles, mais aussi leur conseiller en toutes matières, l'arbitre de leurs querelles [...] » (MC : 79). Pour les habitants de Péribonka, le prêtre exerce donc une fonction indispensable, car ceux-ci peuvent lui demander conseil, concernant des questions soit spirituelles soit profanes. Son rôle de premier rang se démontre également quand la mère Chapdelaine tombe malade et toute la famille attend avec une grande impatience sa venue pour apporter le dernier sacrement avant le décès de Laura. L'influence de cette personne respectée est aussi mise en relief dans la scène où il réprimande Maria, pleine de chagrin causé par le décès de François Paradis, en lui rappelant que le bon Dieu seul connaît ses raisons et qu'elle doit suivre les traditions catholiques en se mariant pour fonder une famille. Cette remarque du prêtre insiste sur les valeurs conservatrices concernant les relations entre femme et homme à cette époque. Comme le montre la citation suivante, d'après le prêtre, le comportement de Maria n'est peu convenable puisqu'elle n'est pas encore fiancée avec François.

Alors tu vas abandonner de te tourmenter de même, parce que c'est un tourment profane et peu convenable, vu que ce garçon ne t'était rien. Et le bon Dieu sait ce qui est bon pour nous ; il ne faut pas se révolter, ni se plaindre... (MC : 81).

En tant que fille obéissante, Maria prend ses conseils au sérieux et cherche donc à vaincre son chagrin car « [...] [elle] [...] voyait en lui [...] le curé de sa paroisse, clairement envoyé par Dieu pour lui expliquer la vie et lui montrer le chemin » (MC : 80).

## 5.5 La langue particulière du peuple canadien français

Au 19<sup>e</sup> siècle, le langage n'est pas seulement un marqueur qui différencie les Anglais des Franco-canadiens, mais avec la publication des premiers romans, il devient aussi un moyen décisif pour renforcer l'identité nationale et de prôner à travers la littérature les valeurs la caractérisant.

Dans « Maria Chapdelaine » le langage joue un rôle majeur puisqu'il est utilisé comme symbole de l'identité nationale du peuple canadien français. Dans ce roman, le lecteur peut observer une « [...] alternance entre le langage narratif de l'écrivain et le parler fruste des paysans » malgré tout, les canadianismes, ne nuisent pas à la langue française pure et classique prédominante dans ce récit (Servais-Maquoi 1974 : 48). D'après Grutman (1997 : 11), par rapport à la langue, la plupart des textes littéraires se constituent à travers des éléments hétérogènes et ne sont donc presque jamais uniformes, ce qui est aussi le cas de l'œuvre « Maria Chapdelaine ».

Selon Árpád Vigh, ce roman contient entre autres 280 québécismes, non seulement dans les dialogues des personnages, mais également dans la narration puisque « [...] pour Hémon, il n'existe pas de frontière absolue entre les deux types de langage » (Vigh 2002 : 25). L'écrivain, quant à lui, se sert du vocabulaire typique de la région d'une manière tellement naturelle, comme uniquement un auteur d'origine canadienne pourrait le faire. Malgré tout, il réussit à créer un équilibre entre la langue française et la langue québécoise (Vigh 2002 : 25, 27). Dans son roman, également une influence de l'anglais est visible. Hémon sans utiliser des guillemets, se sert des termes anglais comme « [b]oss » (MC : 36) au lieu du mot patron, « job » (MC : 43) au lieu de travail et « [c]'est correct [...] » (MC : 65) pour dire d'accord. Par le biais de ce livre, l'auteur français cherche donc à démontrer aux lecteurs-destinataires, c'est-à-dire aux Français, non seulement les habitudes du peuple canadien français vers la fin du 19<sup>e</sup> siècle, mais aussi la manière très particulière dont ils s'expriment à cette époque. Hémon est donc confronté à la difficulté de rester fidèle à la langue des Canadiens français, de démontrer ainsi un milieu culturel étranger aux lecteurs et de permettre également que parmi tout cet exotisme, ces derniers comprennent le sens de ses phrases (Vigh 2002 : 9, 10).

En termes de la signification de certains mots typiquement québécois, assez difficiles à comprendre pour les lecteurs français, Hémon les explique moyennant la répétition et n'emploie donc pas de traduction. Plus précisément, ce dernier reprend les québécismes en les mettant sous un contexte différent dont il est plus facile à comprendre le sens, comme c'est aussi le cas du mot *brunante* (Vigh 2002 : 26, 31). « C'était pareil à une grande flamme-lumière aperçue dans un pays triste, à la brunante, une promesse éclatante vers laquelle on marche, oubliant les larmes [...] » (MC : 98). Le lecteur seulement après l'avoir lu dans le contexte suivant comprend qu'il s'agit de la soirée.

Alors la mère et moi nous sommes allés ce soir-là virer au foin bleu pour faire rentrer les moutons au clos la nuit, pour pas que les ours les mangent. [...] C'était à la brunante [...] (MC : 117).

Hémon, lors de son séjour au Canada, prend part à la vie réelle de tous les jours et « [...] commence [même] à parler canadien comme un indigène » (Deschamps 1968(b) : 159). Le fait qu'il maîtrise la langue franco-canadienne à la perfection, malgré son origine française, donne encore plus d'authenticité à son roman du terroir.

## 5.6 La décision finale de Maria - fidélité aux valeurs ancestrales

Contrairement à sa décision spontanée d'épouser par amour son homme favori François Paradis, son choix final en faveur des valeurs ancestrales, résulte d'une mûre réflexion (Boivin 1996 : 14). Malgré tout, la difficulté de choisir un homme pour assurer son avenir est soulignée par la citation suivante, car « [m]aintenant, il fallait [...] chercher laborieusement son chemin, en hésitant dans le triste pays sans mirage » (MC : 98). Pour l'héroïne, le choix entre les deux prétendants Eutrope et Lorenzo, pour lesquels elle n'éprouve pas les mêmes sentiments qu'envers François, doit être mûrement réfléchi. D'un côté, l'avenir avec Lorenzo est la seule possibilité pour échapper à la vie dure à la campagne, mais de l'autre côté, la situation actuelle de sa famille demande le remplacement de la mère Chapdelaine par Maria. Cette dernière en tant que fille aînée de la famille, est la seule à être capable d'accomplir toutes les besognes nécessaires. Notamment, l'éloge du père Chapdelaine pendant la veillée, juste après le décès de son épouse Laura, joue un rôle de première importance pour la décision finale de Maria et l'incite finalement ainsi à rester dans le pays de ses ancêtres pour garantir la survivance de sa race, au lieu d'émigrer vers les États-Unis. Les décès de François Paradis et celui de sa mère semblent alors des événements décisifs, poussant Maria à faire son choix en faveur de la continuité du peuple canadien français. Pour les habitants du Canada, séduits par une vie « plus facile » dans les grandes villes en vue d'une meilleure existence, d'un travail moins dur et mieux rémunéré, Maria peut donc être considérée comme novatrice, car malgré cette tentation de quitter son pays d'origine pour l'inconnu, la jeune fille se résigne et devient ainsi l'héroïne de ce roman du terroir.

Plus précisément, afin de rester fidèle à la tradition du passé, Maria au lieu de partir pour la ville avec Lorenzo Surprenant, reste enfin à la campagne, décision non seulement en faveur d'Eutrope Gagnon, mais également propice aux traditions de ses ancêtres (Rousseau 1981 : 268). De surcroît, son seul amour perdu, le décès inattendu de sa mère Laura, sa responsabilité envers sa famille et surtout ses petits frères et sa sœur prennent le dessus. Cette décision est donc à la fois nationaliste et altruiste (Ertler 2000 : 115).

Les trois voix qu'elle entend dans l'avant dernier chapitre la poussent et la confirment dans son choix pour permettre qu'elle poursuive sa mission (Boivin 2014 : 6).

[...] Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés... [...] « C'est pourquoi il faut rester dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres, et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants : Au pays du Québec, rien ne doit mourir et rien de doit changer... » (MC : 124).

Ces voix révèlent que Louis Hémon, par l'intermédiaire de la décision de Maria, « vise à « [...] rendre hommage à la détermination, au courage des Canadiens français, qui, malgré l'adversité [...] se sont maintenus [...] » (Boivin 2014 : 7). De surcroît, il fait allusion à un rejet du matérialisme associé aux villes. À ce sujet Nicole Deschamps met en avant que « [...] le silence de l'héroïne est à la fois le miroir et le contrepoint des voix qu'elle entend, ces éléments réunis créant son chant intérieur » (Deschamps 1968(a) : 151). Un aspect assez paradoxal est que l'héroïne malgré son rôle en tant que « porteuse des valeurs » (Ouellet 1981 : 43), comme la langue, la religion la famille et lien profond avec la terre, « [...] garde le silence presque tout au long du roman, tant elle est discrète » (Boivin 2014 : 6). Dans le roman de Hémon « [s]eule la terre, en vertu de la pérennité [...] assure le maintien et la transmission de ces traditions consacrées, vitales, dont elle est le symbole concret et permanent » (Servais-Maquoi 1974 : 66). Quant à son choix, il n'est pas dû à l'amour envers Eutrope mais plutôt à l'amour de son pays (Fradette 2014 : 88), puisque Maria, « [...] en songeant [avec admiration] aux grandes cités américaines », se rend de plus en plus compte que « [l]à-bas, c'était l'étranger : des gens d'une autre race parlant d'autre chose dans une autre langue, chantant d'autres chansons... [...] » (MC : 122).

Ces appréhensions envers l'étranger sont également confirmées par le discours de Lorenzo en parlant de l'endroit où il vit.

Là où j'étais en premier, dans l'Etat du Maine, il y avait plus de Canadiens que d'Américains ou d'Irlandais ; tout le monde parlait français ; mais à la place où je reste maintenant, qui est dans l'Etat de Massachusetts, il y en a moins (MC : 41).

Bref, Maria en vue d'un avenir commun avec son voisin Eutrope accepte son destin et se résigne en quelque sorte, certainement aussi parce qu'elle ne connaît seulement les valeurs liées à la terre (Deschamps 1968(a) : 165). Paul Wyczynski explique cette décision de la manière suivante : « [La vie de Maria] se résume en une série d'efforts animés par l'amour inchangeable de la terre » (Wyczynski s.a. : 17).

## 6. Conclusion

La littérature franco-canadienne joue un rôle primordial par rapport à la création du nationalisme canadien français. Surtout en raison de l'histoire colonialiste du Canada et de l'urbanisation y résultant, en 1840 par peur que les traditions et mœurs des ancêtres tombent dans l'oubli, un nouveau genre littéraire s'établit, « le roman du terroir ». Ce courant du terroir, jusqu'à la Révolution tranquille, prédomine la littérature canadienne française. Ces romans nationalistes représentent des réalités sociales au 19<sup>e</sup> siècle et visent avant tout à assurer ainsi la continuité de la race canadienne française. Dans ce but, ces œuvres font preuve des valeurs traditionnelles relatives à l'identité nationale des Franco-canadiens. Un des ouvrages les plus populaires de ce genre littéraire est le roman emblématique « Maria Chapdelaine » de Louis Hémon, puisque ce récit présente clairement les valeurs essentielles par rapport à l'identité nationale des Canadiens français. Contrairement à d'autres auteurs de ce courant littéraire qui embellissent la vie dure au Canada en laissant de côté les réalités historiques, dans « Maria Chapdelaine », considéré comme icône de la littérature canadienne française, Hémon, à travers l'héroïne éponyme Maria, met en avant une allégorie de la crise identitaire du peuple canadien français lors du 19<sup>e</sup> siècle. Tout comme les Franco-canadiens, face à la crise agricole et ses répercussions négatives, sont attirés par une existence soi-disant plus facile dans les villes américaines en pleine expansion, Maria Chapdelaine, elle aussi, vers la fin du roman, est confrontée à cette incertitude concernant son avenir. Plus précisément, Maria, fille aînée d'une famille de défricheurs en Amérique du Nord, est courtisée par trois hommes, qui malgré leur origine canadienne commune, possèdent des facettes identitaires différentes. Vu que son véritable amour le bûcheron François Paradis, meurt dans la forêt, il lui reste alors le choix entre Lorenzo Surprenant, émigré vers les villes et son voisin Eutrope Gagnon, le cultivateur. Ces deux existences distinctes provoquent donc en Maria un conflit intérieur, qu'elle surmonte en fin de compte par sa décision en faveur de la sauvegarde des valeurs ancestrales et de la continuation de la race canadienne française. Le roman n'est donc pas uniquement un dispositif pour propager les caractéristiques de la nation franco-canadienne qui se forment surtout lors du 18<sup>e</sup> et du 19<sup>e</sup> siècle, mais peut être également considéré comme un hommage à la survivance de la race canadienne française.

Par l'intermédiaire de la littérature du terroir, non seulement la composition de la société franco-canadienne, mais également les valeurs traditionnelles comme la famille, la religion et la relation avec la nature sont propagées. Les auteurs visent donc avant tout à répandre l'identité nationale du peuple franco-canadien et la conservation des valeurs et traditions des leurs ancêtres.

## 7. Bibliographie

### Œuvre :

Hémon, Louis (1940) : *Maria Chapdelaine : 29 Bois Originaux de Jean Lébédoff*. Paris : Arthème Fayard.

### Lecture secondaire :

Ayotte, Alfred ; Tremblay, Victor (1974) : *L'aventure Louis Hémon*. Montréal : Éditions Fides.

Anderson, Benedict (2005) : *Die Erfindung der Nation. Zur Karriere eines folgenreichen Konzepts*, Frankfurt/Main : Campus Verlag GmbH.

Belleau, Irène (1980) : *L'émigration québécoise aux États-Unis. Québec français*, (37), 72–76.

Biron, Michel ; Dumont, François ; Nardout-Lafarge, Élisabeth (2007) : *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal.

Boivin, Aurélien (1996) : *Pour une lecture du roman québécois : de Maria Chapdelaine à Volkswagen blues*. Québec : Nuit Blanche.

Boivin, Aurélien (2014) : Louis Hémon et *Maria Chapdelaine* : Deux centenaires à célébrer. *Cap-aux-Diamants*, (117), 4-9.

Chartier, Daniel (2007) : « Continuité, disjonction et recommencement dans le roman régionaliste. Étude comparée de *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1916) et de *Markens Grøde* de Knut Hamsun (1917) », dans *L'artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité*, sous la dir. de Saint-Jacques, Denis. Québec, Nota Bene, coll. «Convergences », 165-182.

Chaudhury, Uta (1976) : *Der frankokanadische Roman de la Terre. Eine Entwicklungsstudie*. Frankfurt/M., München : Peter Lang.

Collet, Paulette (1965) : *L'hiver dans le roman canadien-français*. Québec : Les Presses de l'Université Laval.

- Deffontaines, Pierre (1967) : Évolution du type d'habitation rurale au Canada français. *Cahiers de géographie du Québec*, 11(24), 497–522.
- Delage, Denys (1991) : Les Amérindiens dans l'imaginaire des Québécois. *Liberté*, 33(4-5), 15-28.
- Deschamps, Nicole(a) (1968) : Lecture de « Maria Chapdelaine », dans : *Études françaises*, vol.4, no.2; 151-167.
- Deschamps, Nicole(b) (1968) : *Louis Hémon : Lettres à sa famille*, Montréal : Presses de l'Université de Montréal.
- Ertler, Klaus-Dieter (2000) : *Kleine Geschichte des frankokanadischen Romans*. Tübingen : Gunter Narr Verlag.
- Falardeau, Jean-Charles (1967) : *Notre société et son roman*, Montréal : Éditions H.M.H.
- Fournier, Isabelle (2005) : Le mythe de la mère et la dénégation de la sexualité féminine dans les romans de la terre au Québec. *Québec français*, (137), 47-49.
- Fradette, Marie (2014) : *Revoir Maria Chapdelaine*. *Lurelu*, 36(3), 87-88.
- Gasquy-Resch, Yannick (1994) : *Littérature du Québec*. Vanves : EDICEF.
- Gross, Konrad ; Klooss, Wolfgang ; Nischik, Reingard M. (2005) : *Kanadische Literaturgeschichte*. Stuttgart : J.B. Metzler.
- Grumtan, Rainier (1997) : *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Montréal : Éditions Fides.
- Henripin, Jacques (1994) : Trois siècle de « grosses familles ». *Cap-aux-Diamants*, (39), 30-35.
- Inwood, Kris (2008) : « L'industrialisation d'une société rurale : l'industrie canadienne à la fin du XIXe siècle », *Histoire, économie & société* (27e année), 109-132.
- Lafleur, Normand (1973) : *La vie traditionnelle du coureur de bois aux XIXe et XXe siècles*. Ottawa : Éditions Leméac Inc.

Lemire, Maurice (2001) : De *Marie Chapdelaine* au *Survenant* : La littérature du terroir. *Cap-aux-Diamants*, (65), 20–23.

Lepastier, Samuel (2017) : « Les frontières temporelles, topographiques et psychiques de Samuel Chapdelaine », dans D. Chartier, H. V. Holm, C. Savoie et M. V. Skagen [dir], *Frontières*, Montréal, Imaginaire I Nord et Bergen, Département des langues étrangères, Université de Bergen, coll. « Isberg », 115-145.

Marcotte, Gilles (1967) : Histoire économique et sociale du Québec (1760-1850). *Études françaises*, 3(2), 234-239.

Monière, Denis (1977) : *Le développement des idéologies au Québec. Des origines à nos jours*. Montréal : Éditions Québec/Amérique.

Morency, Jean (2007) : Images de l'Amérindien dans le roman québécois depuis 1945. *Tangence*, (85), 83-98.

Ouellet, Réal (1981) : Entre l'héroïsme et la stérilité : Maria Chapdelaine de Louis Hémon, édition préparée par Nicole Deschamps et Ghislaine Legendre. *Lettres québécoises*, (21), 32-46.

Ouellet, Pernand ; Hamelin, Jean (1962) : La crise agricole dans le Bas-Canada 1802-1837. In: *Études rurales*, n°7, 36-57.

Plourde, Michel [éd.], avec la collaboration de Hélène Duval et de Pierre Georgeault (2000) : *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*. Montréal : Édition Fides, Publications du Québec.

Pont-Humbert, Catherine (1988) : *Littérature du Québec*. Paris : Éditions Nathan.

Rioux, Marcel (1974) : *Les Québécois*. Paris : Éditions du Seuil, Le Temps qui court ; 42 : civilisations.

Robidoux, Réjan ; Renaud, André (1966) : *Le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Publications du Centre de Recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, collection « Visage des lettres canadiennes ».

Rousseau, Guildo (1981) : *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*. Québec : Éditions Naaman de Sherbrooke.

Schulte-Sasse, Jochen ; Werner, Renate (1977) : *Einführung in die Literaturwissenschaft*. München : Wilhelm Fink Verlag.

Servais-Maquoi, Mireille (1974) : *Le roman de la terre au Québec*. Québec : Presses de l'Université de Laval.

Tremblay, M.-Adélar (1966) : Modèles d'autorité dans la famille canadienne-française. *Recherches sociographiques*, 7(1-2), 215-230.

Vigh, Árpád (2002) : *L'écriture Maria Chapdelaine : Le style de Louis Hémon et l'explication des québécoisismes*. Québec : Éditions du Septentrion.

Wyczynski, Paul (s.a.) : « Panorama du roman canadien-français » dans *Archives des lettres canadiennes*, tome III.

### **Sources en ligne :**

Dumont, Fernand (1973) : « Idéologie et conscience historique dans la société canadienne-française du XIXe siècle », sur : [classiques.uqac.ca/contemporains/dumont\\_fernand/ideologie\\_conscience\\_hist/ideologie\\_conscience\\_hist.pdf](http://classiques.uqac.ca/contemporains/dumont_fernand/ideologie_conscience_hist/ideologie_conscience_hist.pdf) [consulté le 10.10.2018].

Lepage, Pierre (2009) : « Mythes et réalités sur les peuples autochtones », sur : [www.cdpedj.qc.ca/Publications/Mythes-Realites.pdf](http://www.cdpedj.qc.ca/Publications/Mythes-Realites.pdf) [consulté le 07.10.2018].

Rioux, Marcel (1968) : « Sur l'évolution des idéologies au Québec », sur : [classiques.uqac.ca/contemporains/rioux\\_marcel/sur\\_evolution\\_ideologies/sur\\_evolution\\_ideologies.pdf](http://classiques.uqac.ca/contemporains/rioux_marcel/sur_evolution_ideologies/sur_evolution_ideologies.pdf) [consulté le 10.10.2018].

[www.film-lexikon.de/Western\\_\(Genre\)#Klassische\\_Phase](http://www.film-lexikon.de/Western_(Genre)#Klassische_Phase) [consulté le 08.09.2018].

[www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/ite\\_missa\\_est/168456](http://www.larousse.fr/encyclopedie/musdico/ite_missa_est/168456) [consulté le 15.04.2018].

## 8. Appendice

## **Résumé en allemand (Zusammenfassung)**

Diese Diplomarbeit beschäftigt sich mit den gattungsspezifischen Charakteristika des frankokanadischen Landromans. Dieses literarische Genre entwickelte sich im 19. Jahrhundert aufgrund der ökonomischen und sozialen Umbrüche in Kanada. Die frankokanadische Bevölkerung wurde durch die englische Kolonialmacht in Bezug auf Kultur, Religion und Sprache aufgefordert, sich an die englischen Sitten und Gebräuche zu assimilieren. Zudem hatte die Wirtschaftskrise im 19. Jahrhundert zur Folge, dass sich ein Großteil der Landbevölkerung in den Städten niederließ. Diese zwei Faktoren führten schließlich zu einer Identitätskrise der verbleibenden Landbevölkerung. Die Identität der Frankokanadier, die von den Traditionen ihrer Vorfahren, den ersten Kolonialisten Kanadas geprägt war, drohte zunehmend verloren zu gehen. Aber unter dem Einfluss der katholischen Kirche wurde die Aufrechterhaltung der frankokanadischen Werte zur Ideologie. Dieses nationale Bewusstsein der frankokanadischen Gesellschaft erreichte seinen Höhepunkt mit dem Aufkommen des Buchdrucks und der Publikation der ersten frankokanadischen Romane. Besonders die Autoren der Landromane machten es sich zur Aufgabe, in ihren Texten die frankokanadischen Werte zu propagieren, um somit die nationale Identität der Frankokanadier zu wahren und zu stärken. Zu diesem Zweck bringen die Romane das bäuerliche Landleben zum Ausdruck. Eines der bekanntesten Werke dieses Genres ist „Maria Chapdelaine“ (1916) vom französischen Autor Louis Hémon. Der Roman wurde im Jahre 1914 in einer Zeitung veröffentlicht und erst zwei Jahre später, im Jahre 1916 in Buchform herausgegeben. Im Mittelpunkt der Handlung steht die Familie Chapdelaine, welche mit ihren sechs Kindern in Péribonka, einer sehr ländlichen Gegend, fern von jeglicher Zivilisation lebt. Die Familie verkörpert das Idealbild der Frankokanadier, da sowohl die Landarbeit als auch die Religion, die Sprache und die Familie eine sehr wichtige Rolle in ihrem Alltag einnehmen. Anders als die Autoren der ersten Landromane, thematisiert Hémon in „Maria Chapdelaine“ nicht nur die Nachteile einer Existenz in den Städten, sondern auch jene des Landlebens. Genau diese Gegenüberstellung von Stadt und Land liefert Hémon den Stoff für diesen Roman. Maria, die älteste Tochter der Familie Chapdelaine ist im heiratsfähigen Alter und wird von drei Verehrern umworben. Die drei Männer verkörpern jeweils unterschiedliche Typen der frankokanadischen Gesellschaft im 19. Jahrhundert.

Da ihr Favorit, der Waldläufer François tragisch ums Leben kommt, muss sich Maria nun zwischen dem Bauern Eutrope und dem Städter Lorenzo entscheiden. Anfangs ist das Mädchen noch entschlossen, Péribonka für ein besseres, luxuriöseres Leben in der Stadt zu verlassen. Am Ende des Romans entscheidet sich Maria für Eutrope und setzt somit ein Zeichen für die Aufrechterhaltung der frankokanadischen Gesellschaft. Das Werk von Louis Hémon kann somit zur kanadischen Nationalliteratur gezählt werden.

## Résumé en anglais (Abstract)

The diploma thesis deals with genre-specific characteristics of the French-Canadian rural novel. This literary genre emerged in the 19<sup>th</sup> century due to the social and economic upheavals in Canada at that time. On the one hand, the French-Canadian population was urged by the British colonial power to assimilate with regards to their culture, religion, and language and to adopt the English customs and traditions. On the other hand, the economic crisis in the 19<sup>th</sup> century resulted in the fact that a majority of the rural population settled down in cities. Those two factors led to an identity crisis of the remaining rural population. The French-Canadian identity, which had been shaped by the traditions of their ancestors, the first colonisers of Canada, was thus increasingly endangered. However, under the influence of the Catholic Church, the maintenance of the French-Canadian values turned into an ideology. This newly acquired national consciousness of the French-Canadian society reached its peak with the emergence of the letterpress and the publication of the first French-Canadian novel. Particularly the authors of the rural novels aimed at propagating the French-Canadian values in their texts in order to preserve and reinforce their national identity. For this purpose, their novels focus on depicting the French-Canadian rural lifestyle. One of the most famous works of this genre is *Maria Chapdelaine* (1916) by the French author Louis Hémon. The novel was first issued in a newspaper in 1914 and was published in book form two years later, in 1916. The novel's plot centres around the family Chapdelaine, who lives with their six children in Péribonka, a highly rural area, far away from any civilisation. Given the importance of agricultural work, religion, language and family in their everyday life, the Chapdelaine family embodies the French-Canadian ideal. However, in contrast to the authors of the first rural novels, Hémon thematises not only the disadvantages of an urban lifestyle, but also those of a rural way of life. This opposition between city life and country life constitutes thus the foundation of Hémon's novel. Maria, the eldest daughter of the Chapdelaine family, is of marriageable age and is being courted by three admirers. The three men embody respectively different types of the French-Canadian society in the 19<sup>th</sup> century. When her favourite, the *coureur de bois* Francois, suffers a tragic death, Maria needs to choose between the farmer Eutrope and the townsman Lorenzo.

At the beginning, she is still determined to leave Péribonka in order to lead a better, more luxurious life in the city. At the end of the novel, however, Maria chooses Eutrope, a gesture which symbolizes the perpetuation of the French-Canadian society. Hence, Louis Hémon's work can be regarded as Canadian national literature.

